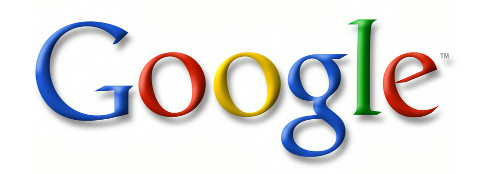
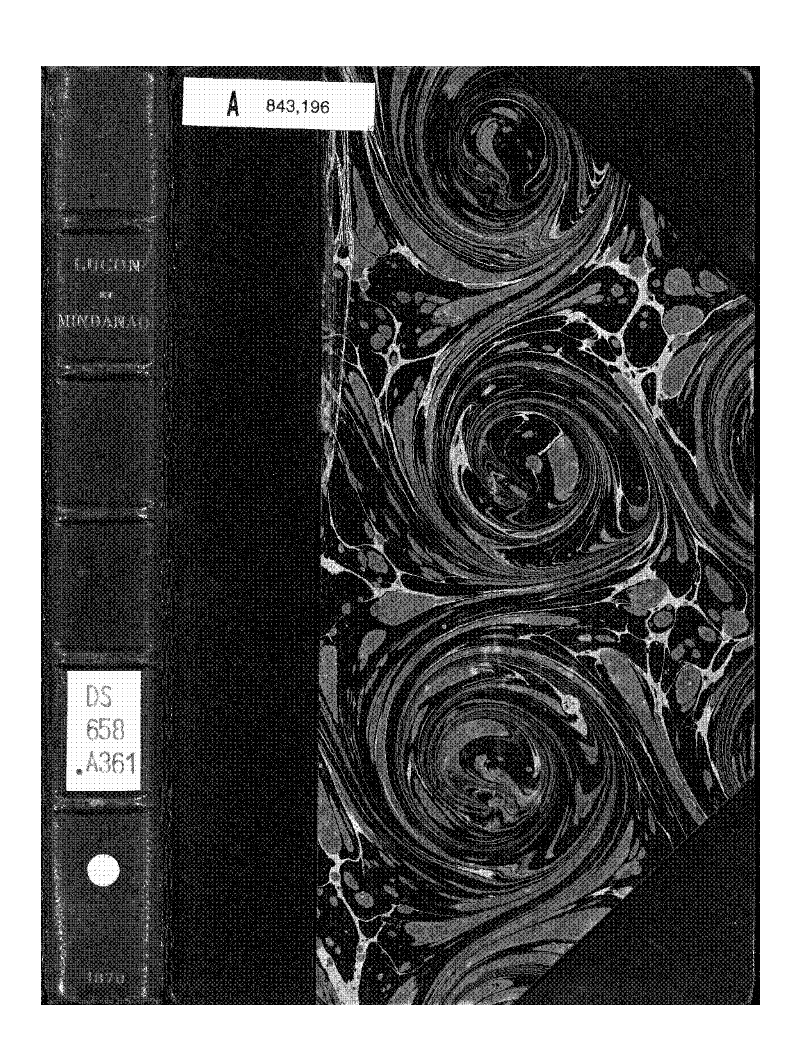



A 843,196
LUÇON
ET
MINDANAO
DS
658
.A361
1870

LIBRARY RULES.

This Book may be kept.................. weeks.

A FINE OF FIVE CENTS WILL BE CHARGED FOR EACH DAY THE BOOK IS KEPT OVER TIME.

Full value must be paid if the Book is **LOST**; a suitable fine if it is **INJURED.**

No Books can be drawn by persons whose losses or fines are unpaid.

BOOKS MUST NOT BE LENT OUT OF THE FAMILY TO WHICH THEY ARE CHARGED.

50¢

11/83

89/6

Date Due			
DEC 2			
JAN 9			

LUÇON

ET

MINDANAO

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

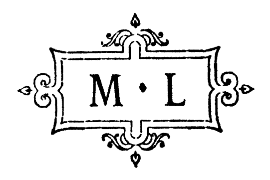
LUÇON

ET

MINDANAO

Extraits d'un Journal de voyage
dans l'extrême Orient

AVEC UNE CARTE DE L'ARCHIPEL DES PHILIPPINES



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

AVANT-PROPOS

Un voyage aux extrémités de l'Asie est devenu chose si facile, qu'on parle aujourd'hui d'aller en Chine ou au Japon comme on pouvait parler, il y a trente ans, d'aller en Italie ou en Espagne ; et ces pays lointains nous seront bientôt plus familiers que certains coins de notre Europe. Il y a cependant quelques terres

asiatiques qui, bien que voisines des routes suivies par les paquebots, restent en dehors du grand mouvement qui se fait autour d'elles, n'attirent que de loin en loin de rares voyageurs et ne sont encore qu'imparfaitement connues de ceux mêmes qui en sont les maîtres.

Les îles Philippines sont de ce nombre; l'Espagne, qui les possède, ne les a encore ni explorées à fond ni entièrement conquises; et à côté des parties que sa domination a civilisées, s'étendent des régions inconnues et des peuplades en lutte constante avec son autorité. Un épisode de cette lutte auquel il nous a été donné d'assister, et les impressions

rapportées de quelques mois de séjour dans l'archipel feront le sujet de ce récit, dans lequel il ne faut chercher autre chose que l'assemblage de notes prises à la hâte, au milieu d'autres occupations qui laissaient rarement dans la journée quelques instants de loisir.

Au moment où l'Espagne voit son empire colonial des Antilles menacé par une redoutable insurrection, il n'est peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur ses belles possessions asiatiques, qui renferment tant d'éléments de richesse et de prospérité.

LUÇON ET MINDANAO

I

L'archipel des Philippines. — Administration. — Populations. — Manille et ses faubourgs. — L'armée aux Philippines. — Mouvement commercial. — Budget de la colonie.

Les paquebots des Messageries impériales et de la Compagnie Péninsulaire-Orientale passent à côté des îles Philippines sans y toucher. Des bâtiments à vapeur espagnols de la marine de l'État vont cher-

cher à Hong-Kong la correspondance et les rares passagers pour l'archipel. Ces bâtiments sans *cargo* sont secoués comme des bouteilles vides par les lames courtes et irrégulières de la mer de Chine. Aussi, quand on les voit vieux et fatigués, quand le mécanicien vous apprend que la machine en est à sa dernière traversée et ne pourra plus servir sans être réparée à fond, on est bien aise, au bout de trois jours, d'apercevoir la côte de Luçon.

Après la Punta Capones [1], que l'on reconnaît d'abord, on côtoie les montagnes boisées qui se terminent au cap

1. Tous les noms propres sont écrits avec l'orthographe espagnole.

Mariveles ; puis, passant entre ce cap et la petite île du Corregidor, on se trouve dans un véritable golfe qui a près de 150 kilomètres de pourtour. C'est la fameuse baie de Manille. Trop vaste pour qu'on puisse jouir d'une vue d'ensemble, elle ne répond pas à la renommée de beauté imposante qu'on lui a faite. On n'aperçoit que les points les plus élevés de ses rivages comme autant d'îles à l'horizon ; et les trois heures que nous mettons à la traverser, avant de mouiller devant Manille, sont trois heures de désappointement.

Il fait nuit close lorsque nous nous dirigeons vers la terre dans un de ces lourds canots que les Espagnols appel-

lent *falúas*; nous remontons lentement le fleuve Pásig, qui sépare Manille de ses faubourgs. Les mille fanaux des grosses barques qui se pressent le long de ses quais, les innombrables lumières des boutiques chinoises de Binondo, les chants des Indiens qui résonnent dans le calme d'une belle nuit tropicale, ont quelque chose de féerique; l'attrait de la nouveauté, le charme de l'inconnu rendent l'impression plus vive encore.

Mais différons un moment les descriptions particulières, jusqu'à ce que nous ayons d'abord jeté rapidement les yeux sur l'ensemble de l'archipel. Comprises entre le 5ᵉ et le 19ᵉ degré de latitude

nord, le 115° et le 125° de longitude est, les Philippines présentent une superficie plus grande que celle de la Grande-Bretagne et égale environ à la moitié de celle de la France. Elles peuvent se diviser en trois groupes principaux : au nord, la grande île de Luçon, qui renferme Manille, capitale de la colonie; au sud, l'île un peu moins grande de Mindanao; entre les deux, les îles Bisayas, dont les plus importantes sont, en commençant par l'ouest, Panay, l'île des Noirs (*isla de Negros*), Cebú, Leyte et Sámar. Les Espagnols comprennent encore dans leurs possessions la longue île de Paláuan ou Paragua, située fort à l'ouest des Bisayas, et, au

sud de Mindanao, la chaîne des îles Joló ou Soulou, dont le souverain indigène reçoit une subvention de l'Espagne.

La colonie est régie par un général de division de l'armée espagnole. Comme d'ordinaire, son grade et la faveur d'un parti ont surtout contribué à l'élever à ce poste, il suffit pour l'en faire descendre d'un changement de ministère en Espagne. Ses innombrables titres commencent par celui de gouverneur et capitaine général des îles Philippines. Il est le chef de l'armée et de toutes les branches du gouvernement; mais son pouvoir, déjà tempéré par un conseil dit d'administration, où siégent, avec l'amiral comman-

dant la station, les principales autorités civiles, ecclésiastiques et judiciaires, est, de plus, fort entravé par la nécessité de recourir à Madrid pour toute décision de quelque importance. L'archipel est divisé en provinces gouvernées par des fonctionnaires civils ou militaires : les premiers réunissent aux fonctions administratives des pouvoirs judiciaires ; les seconds ont auprès d'eux des hommes spéciaux pour rendre la justice. Ces tribunaux de première instance relèvent directement du tribunal suprême ou *audiencia* siégeant à Manille, et dont le président est appelé *regente.*

Bien des peuplades diverses se partagent le sol des Philippines. La race tagale dans

les provinces voisines de Manille, les Bisayas dans les îles de ce nom, sont des races chrétiennes et civilisées. Le centre de Luçon est encore peuplé de tribus barbares, telles que les *Tinguianes*, les *Igorrotes*, les *Ifugaos*; dans Mindanao habite une race professant l'islamisme, et qui a fait de tout temps à l'Espagne une guerre acharnée. Tous ces peuples, chrétiens ou musulmans, sauvages ou civilisés, appartiennent à la race malaise; mais, chez ceux qui professent le christianisme, la civilisation et les mélanges de sang ont adouci la dureté du type malais. Sur un total de 4,673,000 habitants, qui est la population indiquée par les recensements, on

compte environ 88,000 infidèles soumis (*infieles reducidos*), Chinois et Européens, et 4,585,000 Indiens et métis de religion chrétienne. Le nombre des métis ne dépasse pas 115,000. On suppose que la population encore insoumise doit s'élever à 800,000 âmes environ, ce qui porterait à 5,400,000 la population totale de l'archipel. La race malaise semble avoir été la race conquérante; dans la plupart des îles, on rencontre, réfugiées dans les montagnes, quelques tribus sauvages à la peau noire et aux cheveux crépus, que les Espagnols moment *Negritos*, et qui doivent être la race primitive, vaincue, refoulée, presque anéantie par l'invasion malaise.

Manille a une population d'environ 99,000 âmes. Cette ville se divise en deux parties, dont la physionomie est entièrement distincte. Sur la rive gauche du Pásig est bâtie Manille proprement dite ou la ville de guerre, entourée d'une enceinte de fortifications; sur la rive droite s'élèvent les faubourgs : Tondo, Binondo, Quiapo, Santa-Cruz, San-Miguel, Meisig, qui occupent une étendue beaucoup plus considérable que la ville et qui sont, Binondo surtout, le centre des affaires commerciales; tout y est vie et mouvement. Dans les rues de *la Escolta* et *del Rosario*, les plus larges de Binondo, circule une foule compacte de piétons et de voitures :

calèches légères attelées de deux petits chevaux indigènes qu'un cocher tagal, coiffé du *salacot* [1], conduit à fond de train; lourds chariots chargés d'*abacá* [2] ou de sucre, dont le conducteur sommeille, bercé par le pas cadencé du buffle qui les traîne; *coolies* chinois pliant sous le poids de leur balance à deux paniers, et auxquels le cocher indien, quand il ne renverse pas leur charge, lance au moins un coup de fouet en passant. Sur les trottoirs, l'Européen, avec son costume de toile blanche et son large chapeau de paille, coudoie le commerçant chinois pressé par

1. Chapeau hémisphérique en paille ou en corne.
2. Chanvre de Manille.

l'appât du gain, l'Indien et le métis étalant avec orgueil les couleurs voyantes d'une chemise de *júsi* ou de *sinamay*[1], et l'Indienne à la démarche gracieusement nonchalante. Qui n'a vu dépeinte quelque part cette piquante figure : ces traits que relève un teint bronzé et qui, bien que empreints du type de la race malaise, ont leur singularité et leur charme, cette taille bien prise, ces flots de cheveux d'ébène qui traîneraient souvent jusqu'à terre sans le grand peigne qui les retient? Que de fois n'a-t-on pas décrit le costume des femmes tagales : fichu de fil d'ananas qui flotte autour d'un cou élégant, camisole

1. Tissus végétaux faits dans le pays.

presque transparente qui ne descend pas jusqu'à la ceinture, longue pièce d'étoffe qu'elles nomment *tápis*, serrée autour de la taille et qui presse le haut de la jupe, petites *chinelas*[1] enfin, qui laissent voir presque en entier leurs pieds nus?

Il faut toute l'animation de cette foule bigarrée pour faire oublier la laideur et la vétusté des maisons. Elles se ressemblent toutes : la partie inférieure seule est en pierre; elles n'ont qu'un étage, et sont surmontées d'un énorme toit en tuiles, qui se prolonge sans interruption d'un bout de la rue à l'autre. Une galerie

1. Pantoufles qui ne couvrent que le bout des doigts de pied.

qui surplombe fait le tour des appartements du côté de la rue; séparée des chambres par une cloison percée de portes, elle est fermée à l'extérieur par des châssis à coulisse encadrant mille petits carreaux ou lames de coquilles, qui laissent passer une lueur de jour, mais qui interceptent la vue. On appelle en Espagne les fenêtres *los cristales*; aux Philippines, on appelle ces châssis *las conchas* (de *concha*, coquille); et, quand les *conchas* sont fermées, rien de plus triste que l'obscurité des appartements et l'aspect abandonné que présente le dehors de la maison. Rien aussi de moins confortable que ces habitations : aucune

fraîcheur pendant la saison chaude, qui dure de mars à juin ; et, quand commence avec juillet la saison des pluies, on ne sait, pendant trois mois, dans quelle partie de sa chambre se réfugier pour échapper aux gouttières.

Sur les petites rivières qui sillonnent les faubourgs glissent, rapides et silencieuses, poussées par des pagaies, les pirogues indiennes ou *bancas* faites d'un seul tronc d'arbre. Elles apportent de la campagne de l'eau, de l'herbe fraîche, des fruits et surtout des cargaisons de cette noix d'arek que le Tagal, comme tous les Malais, enveloppe, pour la mâcher, dans une feuille de bétel enduite de chaux. Le

buyo (c'est ainsi qu'ils nomment cette chique) leur est presque aussi nécessaire que la nourriture.

La principale de ces rivières, le *rio* de Binondo, est un véritable canal encaissé entre les maisons ; elle reçoit les eaux des ruisseaux ou *esteros* de Sibacon, de Tutúban et autres qui baignent les faubourgs indiens de Troze et de Meisig, situés derrière Binondo. Ces faubourgs sont de larges espaces couverts de cabanes en bambou et *nipa* [1], qui sont la demeure des paysans tagals. Elles ne leur coûtent ni bien du temps ni bien de l'argent à construire : avec le *bolo*, grand couteau

1. Espèce de palmier.

dont il se sert très-adroitement, l'Indien taille dans le bambou toutes les pièces de sa maison ; sur les bords marécageux de l'*estero*, il coupe les grandes palmes de la *nipa*, semblables à celles du cocotier, et en façonne un toit. Les planchers de bambou crient et fléchissent sous les pieds, mais n'en sont pas moins solides. Pas un clou cependant dans toute cette structure ; tout est uni et affermi par des ligatures en rotin ou en écorce de bambou. Une échelle de bambou, servant d'escalier, conduit à la porte ; car la maison est presque toujours élevée au-dessus du sol sur quatre solides poteaux.

Quelques siéges, un coffre qui contient

ce que l'Indien a de plus précieux, une natte de paille (*petate*) qui lui sert de lit, quelques images de saints composent tout l'ameublement de sa frêle habitation. Mais dans une telle demeure gare aux ouragans! un typhon enlèvera la maison, et l'*estero* débordé entraînera au Pásig tout ce qu'elle renferme; gare surtout à l'incendie, quand il se déclare au milieu d'une agglomération de cases indiennes! Elles flambent comme des torches; et le bambou, éclatant sous l'action du feu, propage le fléau en tous sens; rien ne l'arrête. Aussi, à son approche, voit-on l'Indien enlever de chez lui tout ce qu'il peut porter; ce qui est trop pesant, il le jette à l'*estero*,

où il le retrouvera le lendemain, et contemple d'un œil tranquille la ruine de sa demeure. J'ai vu par une belle nuit de juin brûler un millier de ces cases : sur un espace de près d'un kilomètre carré, tout fut détruit. Au-dessus de l'immense brasier, où petillaient la *nipa* et le bambou, se dressait la somptueuse maison d'un riche métis que l'incendie dévorait à l'intérieur et qui semblait éclairée pour une fête. Au milieu de ce lugubre spectacle, pas de courses tumultueuses, pas de cris de désespoir, pas de désordre : chaque famille enlevait tranquillement ce qu'elle voulait sauver et s'en allait camper loin du feu.

Quand on quitte les faubourgs pour traverser le Pásig, et qu'on franchit l'enceinte de Manille proprement dite, on est frappé du contraste entre les deux parties de la ville. La ville de guerre renferme les casernes, les demeures des autorités, les couvents; on laisse sur l'autre rive des rues pleines de lumière, remplies de l'animation d'une capitale, et l'on pénètre dans une ville déserte. Les maisons, noircies par le temps, ont l'air délabré; les rues, tirées au cordeau et se coupant à angles droits, sont mal tenues, sombres, silencieuses. L'air circule mal dans tout cet espace enfermé de remparts.

L'enceinte bastionnée qui entoure la ville est du dix-septième siècle. Deux de ses côtés, dont l'un touche à la plage et l'autre au Pásig, forment un angle aigu dans lequel est bâti le petit fort, appelé Fuerza de Santiago, qui a plus d'une fois joué un rôle dans l'histoire des Philippines. Les fortifications de Manille sont bien conservées; l'armement est en bon état, mais fort ancien. En se promenant sur les remparts, on peut voir tel affût qui date du siècle dernier, et dont le bois de *molave* à bravé les termites et les pluies tropicales, tandis que ses ferrures ont été plus d'une fois renouvelées; tel canon de bronze dont les élégantes moulures feraient mieux dans un

musée que derrière un parapet. Dans le siècle des canons rayés et des projectiles d'acier, de pareilles défenses sont insuffisantes. Manille, d'ailleurs, n'est pas protégée du côté de la mer; deux vaisseaux cuirassés auraient aussi facilement raison des faibles navires de son *apostadero*[1] que du vieil armement de ses murailles. Mais, une fois Manille occupée, resterait à faire la conquête de l'archipel; et l'expérience a prouvé que ce n'était pas chose aisée.

En 1762, une escadre anglaise se présentait inopinément devant Manille, et apprenait à la ville étonnée que l'Angle-

1. Station navale

terre était en guerre avec l'Espagne, la sommant en même temps de se rendre. L'archevêque gouvernait alors par intérim. Il fait à la hâte quelques préparatifs de défense, appelle à son secours les Indiens des provinces; mais l'ennemi a seize bâtiments et de nombreuses troupes de débarquement: au bout de six jours, il faut songer à capituler. L'archevêque, avant de livrer la ville, nomme lieutenant-gouverneur un simple juge, D. Simon de Anda. Ce vieillard énergique s'embarque, disent les historiens, « dans un canot pendant la nuit, avec quelques rameurs, un domestique tagal, cinq mille piastres en numéraire et quarante feuilles de papier

timbré ». Il traverse ainsi la baie de Manille et s'établit à Bacólor, dans la province de la Pampanga. Il y organise la résistance et, pendant quinze mois, à force d'activité et de courage, secondé par la grande majorité des populations, il tient tête aux Anglais. Malgré les révoltes que l'ennemi cherche à fomenter parmi les Chinois et même les Indiens, malgré une somme de cinq mille piastres offerte à qui amènerait Anda vivant, celui-ci arrête les progrès des envahisseurs et les tient enfermés dans Manille, jusqu'à ce que la paix de Paris délivre l'archipel de leur présence.

La tâche des conquérants serait aujour-

d'hui plus difficile encore et le succès plus douteux. D'une part, un siècle écoulé a consolidé la domination espagnole; de l'autre, l'armée, qui était alors à peine formée, est organisée aujourd'hui d'une manière permanente; elle est recrutée presque entièrement parmi les indigènes, à qui l'habitude du climat donne sur les Européens un avantage considérable.

L'armée des Philippines se compose de dix régiments d'infanterie indigène, dont sept sont distribués dans Luçon et les îles adjacentes, et trois dans Mindanao; en outre, de deux bataillons d'artillerie, dont l'un est européen, l'autre indigène,

et de deux compagnies de sapeurs du génie. Deux escadrons de cavalerie indigène pour l'escorte du capitaine général, et, pour sa garde, une compagnie de hallebardiers européens, dite garde du sceau royal, complètent l'effectif total, qui est de 9,000 à 10,000 hommes; presque tous les officiers et la plupart des sous-officiers sont Européens. Pour que le soldat tagal marche avec assurance, il faut qu'un visage blanc lui montre le chemin. Le Tagal a du reste d'admirables qualités militaires, qui ont pu être appréciées par nos officiers lors de la première expédition de Cochinchine : il a l'intrépidité que donne le mépris de la mort propre aux races asiatiques; il

est dur aux fatigues et aux souffrances ; il est d'une incomparable agilité, d'une sobriété à toute épreuve ; sa nourriture ordinaire est la *morisqueta* ou riz cuit à l'eau, qu'il assaisonne à sa manière ; le pain et la viande qu'on lui distribue lui sont choses étrangères et inutiles : il subsistera, s'il le faut, plusieurs jours, en mangeant quelques bananes et en mâchant son *buyo*. Le Tagal est généralement petit, mais robuste, musculeux, bien fait ; coquet et soigneux de sa personne, il se tient toujours propre et sait se donner bonne tournure. Aussi, avec sa blouse, son pantalon de coton bleu et son chapeau à larges bords recouvert de toile

blanche, la troupe a-t-elle fort belle mine.

Les casernes ne sont pas moins bien tenues que les soldats. Entrons en passant dans le quartier de l'artillerie indigène : tout y est d'une propreté sans tache; les planchers sont polis à force d'être frottés. Chaque homme a sa caisse en bois verni qui contient ses effets, et sur laquelle sont bouclés le *petate* et un petit oreiller qui, étendus à terre, forment son lit. Au fond de chaque chambre est dressé une sorte d'autel, orné et entretenu par les soldats et surmonté d'une image de sainte Barbe, patronne des artilleurs. L'Indien ne saurait vivre sans une image de saint auprès de lui.

En faisant le tour des remparts, on voit, au delà de l'avant-fossé, se dérouler une longue allée bordée de grands arbres; c'est la Calzada, la promenade publique. Là, par les belles soirées de la saison chaude, tout Manille, échappant à l'atmosphère étouffante des rues, vient se grouper autour de l'excellente musique de quelque régiment indigène, ou chercher un peu de fraîcheur dans le voisinage de la mer. Les calèches vont et viennent, les petits chevaux tagals luttent de vitesse; chacun veut trouver dans la rapidité de la course une brise artificielle moins molle que la tiède brise du soir. Mais, si le rivage est animé, la rade ne l'est guère.

Hormis les barques amarrées au quai du Pásig, on ne voit que fort peu de bâtiments mouillés devant Manille. Le commerce des Philippines est encore dans l'enfance; et il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on voit combien d'entraves ont toujours arrêté son développement.

Jusqu'en 1785, un seul navire quittait Manille une fois par an, chargé des produits de l'archipel qu'il échangeait au Mexique pour des piastres. On l'appelait *la nao de Acapulco.* Ce ne fut qu'en 1789 que le port de Manille fut ouvert aux étrangers, et ce port resta jusqu'à ces dernières années le seul où ils fussent admis à faire le commerce. La difficulté

des transports d'une part, et, de l'autre, les restrictions sans nombre apportées au dépôt et à la vente des articles coloniaux, empêchèrent longtemps les produits des provinces d'affluer à la capitale. De fortes surtaxes de pavillon, d'ailleurs, étaient et sont encore imposées aux bâtiments étrangers. Il paraît probable que la métropole trouverait avantage à renoncer à ces mesures protectrices de son commerce et de son industrie, pour laisser sa colonie se développer plus librement. Il faut ranger aussi parmi les obstacles au progrès commercial des Philippines, les préventions jalouses contre l'établissement des étrangers dans le pays. Le mouvement total du port

de Manille est aujourd'hui de 23,600,000 piastres (124,136,000 francs) [1], dont 10,900,000 piastres (57,334,000 francs) d'exportations, et 12,700,000 piastres (66,802,000 francs) d'importations. Plus de la moitié des exportations est représentée par le sucre, l'*abacá* et le tabac ; le reste se partage entre un grand nombre d'articles différents : des bois de teinture et de construction, du café, du riz, des cuirs, de la nacre, de l'écaille de tortue, de l'indigo, des nids d'hirondelle et un autre mets recherché des Chinois, le *tripang*, mollusque qui se pêche à Mindanao.

1. La piastre vaut environ 5 fr. 26.

L'archipel exporte aussi en Chine de la poudre d'or. On en trouve à Panay, à Mindanao et dans quelques endroits de Luçon. On conjecture que les richesses minérales des Philippines sont considérables, mais elles sont encore presque inconnues. Panay produit du cuivre ; on a trouvé du charbon dans Cebú, en assez grands gisements à ce qu'on croit, et dans Luçon du fer de bonne qualité et du cuivre. Mais il n'y a nulle part d'exploitation sérieusement conduite.

Du haut des remparts de Manille, on embrasse toute l'étendue de la ville, et l'on se rend compte de sa physionomie. Ces fortifications massives à revêtements de

pierre, ces grandes églises, ces couvents ont un air d'antiquité européenne, qu'on ne voit nulle part dans l'extrême Orient et qu'on est presque surpris d'y rencontrer.

Dans la ville de guerre comme dans les faubourgs, on retrouve à chaque pas les traces du tremblement de terre du 3 juin 1863, l'un des plus terribles qui aient remué cette terre volcanique. Les belles églises de Santa-Cruz et de Binondo sont, l'une fort endommagée, l'autre entièrement détruite; plus d'un couvent, plus d'une église sont ou ruinés ou ébranlés dans leurs fondements; le grand pont de pierre sur le Pásig est rompu et remplacé par un pont de bateaux; la

douane, la grande manufacture de tabac, les plus beaux édifices sont tombés. Sur trois côtés de la plus belle place de Manille s'élevaient autrefois la cathédrale, grandiose comme les cathédrales d'Espagne, le palais des capitaines-généraux et l'hôtel de ville. Aujourd'hui, ce sont trois monceaux de ruines, sur lesquelles poussent çà et là des arbustes. En parcourant Manille trois ans après l'événement, je m'étonnais de voir qu'on n'eût pas essayé de relever ces ruines, qu'on n'en eût pas même remué les débris : « L'argent manque, » me répondait-on en haussant les épaules.

J'avais été témoin en Espagne de l'é-

motion produite par le tremblement de terre de Manille, et il m'était resté l'impression que la métropole avait beaucoup fait alors pour sa colonie. Les souscriptions particulières avaient atteint un chiffre assez élevé; un décret royal avait ouvert un crédit de deux millions de piastres. Il semble, à première vue, que cela aurait dû suffire, avec les ressources de l'archipel, pour relever au moins quelques-unes des principales ruines. Mais les Philippines étaient alors hors d'état de se secourir elles-mêmes : le budget de la colonie présentait un déficit à la fin de 1863; dans celui de l'exercice 1864-65, il ne figure qu'une somme de 100,000

piastres « pour reconstruction et réparation des temples et couvents ruinés le 3 juin » ; en outre, le crédit ouvert par un décret royal fut annulé dès juin 1864, avant qu'on en eût dépensé la moitié. C'est donc à peine un million de piastres qui a été employé à réparer cet immense désastre. On a élevé à la hâte des baraques de bois pour tenir lieu des édifices publics, ruinés ou devenus trop dangereux : ce sont des églises provisoires, une douane provisoire, une manufacture de tabac provisoire ; tout est dit provisoire aujourd'hui à Manille, quoiqu'on ne songe pas à rien reconstruire de permanent. On a jeté un pont de bateaux sur le Pásig ;

on a meublé, pour en faire la résidence du capitaine général, un collége dit de Santa-Potenciana, qu'il n'habite guère, parce qu'il préfère à l'air étouffé d'une rue de Manille l'air pur et le beau jardin, baigné par le Pásig, de sa maison de campagne de Malacañan. Ces travaux sont peu de chose, il faut en convenir. Aussi, en voyant en 1866 tous ces édifices abattus, j'aimais à penser que, si l'on avait fait peu pour le service public, c'était peut-être pour mieux soulager les infortunes privées.

Puisque nous avons prononcé le mot de budget, disons brièvement de quoi se compose celui des Philippines. Les

13,810,000 et tant de piastres (environ 72,642,000 francs) de recettes, portés au budget de l'exercice 1864-65, se divisent, en nombres ronds, de la manière suivante :

Contributions et impôts .	2,300,000	piastres
Douanes	1,014,000	»
Loterie	700,000	
Rentas estancadas (rentes provenant des monopoles).	9,468,000	«
Diverses	328,000	«

Les *rentas estancadas* comprennent le monopole du tabac, qui figure pour 7,826,000 piastres, les vins et liqueurs; l'opium, dont le gouvernement vend cha-

que année le monopole au plus offrant; les droits de timbre, enfin, les combats de coqs; le revenu de ceux-ci monte à 108,000 piastres. Le tabac est, comme on le voit, la principale source de revenu. Les fabriques de Manille et de Cavite emploient, l'une 9,000, l'autre 6,000 femmes et plusieurs centaines d'hommes. Il se vend dans l'archipel pour près de 6,000,000 de piastres de tabac; l'exportation n'atteint pas tout à fait 2,000,000 de piastres (10,520,000 fr), et, outre cela, le gouvernement prélève sur la récolte, pour les fabriques de la Péninsule, 130,000 quintaux de tabac en feuilles d'une valeur d'environ 660,000 piastres

(près de 3,500,000 fr). Mais il ne faut pas croire que la récolte tout entière soit représentée par ces chiffres. Une partie considérable arrive aux consommateurs sans passer par les mains de l'administration. Les meilleurs cigares qu'on fume tant en province qu'à Manille, voire chez les hauts fonctionnaires, ne sont pas conformes aux modèles adoptés dans les fabriques et ne viennent pas de l'*estanco* (bureau de tabac).

Si le tabac est le premier élément de revenu, il est aussi une des principales sources de dépense. L'achat du tabac aux cultivateurs, les transports, la fabrication, montent à la somme considérable

de près de 3,000,000 de piastres[1], ce qui réduit le bénéfice net à moins de 5,000,000. En présence de ce résultat, en songeant au grand nombre de mains par lesquelles passe le tabac avant que le prix en soit réalisé, et par conséquent aux fraudes nombreuses qui peuvent se commettre, on est amené à penser que le gouvernement aurait meilleur compte à abandonner son monopole pour un système bien entendu de droits sur la culture ou la vente. 1,600,000 piastres représentent les dépenses qu'occasionne la perception de toutes les autres contributions.

1. Le personnel seul coûte 1,482,000 piastres.

Sous le titre de «Grâce et Justice» sont compris les frais des tribunaux et les traitements du clergé, qui s'élèvent à 764,400 piastres. L'armée et la marine, dépenses improductives mais nécessaires, montent à 4,217,000 piastres. Deux autres chapitres de dépenses, qui sont, l'un les traitements d'une nuée de fonctionnaires sans emploi, distingués par les dénominations de *retirados*, *jubilados* et *cesantes*, l'autre les frais des légations et consulats de Chine et de Cochinchine, forment un total de près de 400,000 piastres. A côté d'une telle somme, dépensée sans qu'il en résulte aucun profit pour la colonie, on regrette de voir les budgets de l'in-

struction et des travaux publics réduits à 75,000 piastres. 456,200 piastres pour une partie du haut personnel administratif, pour les postes, les télégraphes, les prisons, etc., complétent le budget des dépenses, dont le total est de 10,959,000 piastres (environ 57,600,000 fr.). Ces chiffres présentent par conséquent un excédant de recettes de 2,850,000 piastres (près de 15,000,000 de fr.), excédant purement fictif toutefois. En effet, sur cette somme, 2,050,000 piastres (10,670,000 francs) sont employées à solder diverses dettes de l'Espagne et à lui rembourser d'anciennes avances; et le reste, c'est-à-dire 800,000 piastres (4,208,000 fr.), passe, sous le

nom de budget extraordinaire, à des dépenses insignifiantes.

On peut remarquer en lisant ce résumé qu'aucune somme n'est consacrée à des dépenses reproductives pour l'archipel. Il semble cependant qu'il serait non-seulement juste, mais aussi d'une bonne politique, d'affecter à cet emploi une partie au moins de ce qui est maintenant attribué à la Péninsule. Il y a lieu de croire, d'ailleurs, que, du jour où l'administration voudrait accomplir certaines réformes dans le personnel, réduire le nombre des employés, exercer une surveillance active sur tous les services, principalement sur la perception des droits de toute espèce,

renoncer peut-être à quelques monopoles dispendieux, il y a lieu de croire, disons-nous, qu'elle arriverait en peu de temps à établir entre les recettes et les dépenses une proportion avantageuse. Elle pourrait alors laisser une large part à la métropole sans priver la colonie de ce qui est nécessaire à son développement.

II

Excursions dans l'île de Luçon. — La province de la Pampanga. — La municipalité dans les villages. — Exploitation et fabrication du sucre. — Aráyat. — Mission et influence des curés aux Philippines. — Les provinces de Bulacan, de la Laguna et de Batangas. — Les Chinois dans l'archipel. — Considérations sur l'organisation du travail dans les colonies européennes des pays tropicaux.

Rien n'est plus monotone que la vie qu'on mène à Manille. Si l'on excepte les premières heures de la matinée où l'on jouit d'une fraîcheur relative, on est toute la journée, bon gré mal gré, enfermé chez soi par l'ardeur du soleil. Mais

on n'échappe pas pour cela à la chaleur. En dépit de mille précautions, la température des maisons reste étouffante : il semble qu'on vive dans un bain de vapeur, et l'on appelle de ses vœux la fin du jour. Mais alors viennent les visites à rendre ou à recevoir; peut-être faut-il aller à quelque *tertulia* (réunion), où la conversation n'a guère d'autre aliment que les commérages de la ville et les nouvelles d'Europe, arrivées quelquefois depuis quinze jours. Il ne reste plus que le temps de faire un tour en voiture à la Calzada, ou d'arpenter à pied le quai du Pásig, qui se prolonge en jetée dans la mer, et qu'on nomme le *Malecon*.

Heureusement les *tertulias* sont rares, et l'on a souvent devant soi plusieurs heures d'une belle soirée. Ce n'est pas la Calzada qui nous attire alors; nous nous lassons vite du spectacle des voitures; l'ennui nous gagne à passer vingt fois devant les figures lamentables de deux municipaux indiens, à tricornes énormes, qui sont postés chacun à une extrémité de la promenade, et s'assoupissent sur leurs petits chevaux au bruit monotone du tourbillon qui les enveloppe. Nous aimons mieux errer dans la campagne, dont le riant spectacle rafraîchit et délasse après les longues heures du jour. Qu'elles sont belles ces routes bordées d'élégantes mai-

sons et ombragées de manguiers, de tamariniers, de bambous ! Qu'ils sont gracieux ces villages tagals, encadrés dans une luxuriante verdure, qui laisse entrevoir le rideau bleuâtre des montagnes de la Lagune ! Quel air de paix et de bonheur chez toute cette population ! Sampáloc, Mariquina, San-Fernando de Dilas, Santa-Ana, Malabon, tous ces noms des environs de Manille éveillent aujourd'hui en moi des souvenirs d'une indicible poésie, souvenirs que je ne puis séparer de celui de l'ami qui a partagé avec moi toutes les émotions de ce long voyage. Mais la ville n'est que plus triste et plus chaude quand il faut y rentrer pour la nuit.

Une occasion s'offre à nous de faire une excursion en province ; nous la saisissons avec empressement. M. P., négociant français, qui occupe depuis de longues années une position distinguée dans le commerce de Manille et à l'obligeance duquel nous sommes redevables de plus d'un intéressant souvenir, nous met en relation avec M. Martinez, qui possède des propriétés et une fabrique de sucre dans la Pampanga. Cette province borde le baie de Manille du côté du nord.

Le 10 avril, le vapeur ***Filipino*** nous transporte en trois heures à l'embouchure de la rivière Pásag, dont nous remontons le cours pendant quelques

kilomètres entre des rives couvertes de palétuviers et de *nipa*. Du village de Guagua où nous débarquons, nous gagnons le chef-lieu de la province, Bacólor, illustré au siècle dernier par les vaillants efforts de D. Simon de Anda contre l'invasion anglaise. C'est chez le gouverneur de la province que nous descendons. Sa maison est appelée la Maison-Royale (*Casa-Real*); lui-même a le titre d'alcade mayor. On ne saurait être plus empressé que don Juan Muñiz Alvarez. Après nous avoir fait les honneurs de sa maison, il veut nous faire lui-même les honneurs de sa province, et nous mène chez M. Martinez. En avant de sa voiture galopent quatre

cavaliers indiens de misérable apparence et singulièrement équipés : ils portent la blouse et le chapeau blanc de l'armée des Philippines, et sont armés de lances aux flammes rouge et jaune, couleurs espagnoles; perchés sur des selles de forme étrange, ils ont pour étriers des blocs de bois grossièrement taillés, dans lesquels un creux imperceptible ne leur permet d'appuyer que le gros orteil de leurs pieds nus. Les chevaux sont aussi mal tenus que les hommes. Les *cuadrilleros*, c'est ainsi qu'on nomme ces irréguliers, sont une milice destinée à purger le pays des bandits (*tùlisanes*) qui l'infestaient il y a peu de temps encore. Ils sont fournis par les

villages; le gouvernement leur donne chevaux, fusils et lances, mais ils ne reçoivent aucune solde et n'ont d'autre privilége que d'être exempts de la prestation personnelle. Aussi vivent-ils en général « sur le pays », prenant à droite et à gauche ce qu'on veut bien leur donner ou ce qu'ils trouvent à leur convenance. Même quand ils prennent ce qu'on ne leur donne pas, ce n'est à leurs yeux que profiter légitimement de cette hospitalité dont les Indiens se font gloire. Le Tagal se vante de pouvoir traverser toute l'île de Luçon de Cagayan à Albay, sans dépenser un réal, car toute maison indienne lui est ouverte. Bien qu'étranger aux endroits

qu'il traverse, il entre sans mot dire dans la première case de bambou qu'il rencontre, s'y installe pour la nuit, prend part au repas de famille et repart le lendemain sans même remercier, tant la chose lui semble naturelle. Le long de la route que nous suivons sont étalés sur de petites échoppes quelques bananes, du *buyo*, un peu de riz, enveloppé dans une feuille de bananier. Le passant choisit ce dont il a besoin et continue sa marche sans payer ; personne n'y trouve à redire.

San-Fernando est la résidence de M. Martinez et le but de notre voyage. C'est un grand village de 12,000 habitants, situé au bord de la rivière Bétis, au

milieu des arékiers, des manguiers, des bambous. La maison de M. Martinez, celle du curé et le siége de la municipalité qu'on nomme, dans l'espagnol du pays, la *Casa-Tribunal*, sont construites sur le modèle des maisons de Manille. Presque toutes les autres sont de ces maisons légères que les Espagnols appellent *cosas de caña y nipa.*

A peine sommes-nous arrivés qu'une députation d'Indiens, précédés d'une musique, se présente pour nous offrir ses félicitations; c'est la municipalité indienne, son chef le *gobernadorcillo* en tête. Ils portent, comme tous les Indiens, la chemise hors du pantalon; mais, pour con-

stater leur dignité, ils mettent par-dessus une petite veste ronde d'étoffe noire : ce sont des personnages. Le *gobernadorcillo* ou *capitan*, qui équivaut à un maire de village, porte la canne à grosse pomme d'or des autorités espagnoles; ceux qui l'accompagnent sont les principaux (*principales*) de l'endroit, qui y ont exercé ou y exercent encore des fonctions; ce sont les chefs de quartier (*cabezas de barangay*), les adjoints (*tenientes*), les juges (*jueces de ganado*, *de sementera*, *de aguas*), qui tranchent les différends sur les troupeaux, les cultures, l'irrigation, enfin les alguazils. Les chefs de quartier ont sous leur autorité un certain nombre

de familles : ils perçoivent l'impôt, choisissent les *cuadrilleros*, apaisent les troubles. Leur charge est héréditaire en certains endroits; ailleurs, ils sont élus pour trois ans. Toutes ces charges municipales ne peuvent être remplies que par des Indiens ou des métis, domiciliés dans le village, âgés de plus de vingt-cinq ans et ne tenant ni emploi du gouvernement ni terre de la commune à titre de ferme. Les élections du maire, des juges et *tenientes* ont lieu tous les deux ans, sous la présidence du gouverneur de la province et du curé du village. Le collége électoral se compose de treize membres; le maire sortant de fonction en fait toujours partie, les douze

autres membres sont tirés au sort parmi la municipalité. Ils dressent une liste de noms pour toutes les fonctions à remplir, et la présentent à l'approbation du gouverneur général. Les *gobernadorcillos* et *cabezas* ont droit à 2 pour 100 de l'impôt qu'ils ont recouvré, ce qui du reste ne fait que les rembourser d'une partie des dépenses que leur occasionnent leurs fonctions. Aussi ces charges ne sont-elles recherchées que pour l'honneur et non pour le gain.

Sinon tout le corps municipal, au moins son chef est censé avoir une certaine instruction et savoir l'espagnol; en fait, c'est chose fort rare, et le *gobernadorcillo* se

fait presque toujours assister, pour se tirer d'embarras dans les circonstances difficiles, par un adjoint extra-officiel qui reçoit le nom de *directorcillo.* A San-Fernando, le *capitan* et son adjoint semblaient aussi embarrassés l'un que l'autre, et se tenaient devant nous, tête basse, sans pouvoir articuler un seul mot. Notre hôte vint à leur secours en leur traduisant notre espagnol en dialecte *pampango*[1].

Nous sommes au mois d'avril; c'est à la fois le moment de la plantation et de la récolte de la canne à sucre. Tout l'*in-*

1. A Manille et dans les provinces avoisinantes, on parle la langue tagale. Les provinces plus éloignées ont des dialectes qui en diffèrent un peu, mais ne sont toujours que des modifications de la langue malaise.

genio [1] de M. Martinez est en activité. Ici, l'on coupe de la canne une bouture longue de 10 centimètres qu'on enfonce dans le sol; là, une petite machine à vapeur en plein vent, que manœuvrent des Indiens et des Chinois, écrase la tige comme dans un laminoir, et en exprime le jus; plus loin, on fait subir au précieux liquide plusieurs cuissons successives; puis on en remplit des vases en terre, de la forme d'un pot à fleurs, qu'on nomme *pilones*. Lorsque le sucre a durci, on débouche le fond des vases afin de laisser couler la mélasse, qui s'emploie

1. Nom que les Espagnols donnent aux exploitations de sucre.

soit pour la fabrication du rhum, soit pour mêler à l'eau qu'on donne aux chevaux : les poneys tagals n'aiment que l'eau sucrée. La canne dont on a exprimé le jus est séchée au soleil, et sert à alimenter les fourneaux de l'usine.

Le sucre figure dans les exportations de Manille pour plus de 3,000,000 de piastres (15,780,000 francs)[1]. L'Angleterre et ses colonies, l'Australie surtout, consomment plus des quatre cinquièmes de ce total. Le sucre des Philippines est toujours exporté à l'état brut. Il y a près de Manille des raffineries, mais on y purifie

1. 736,000 *piculs*, ou un peu plus de 46,000,000 de kilogrammes.

le sucre d'une manière imparfaite : on ne voit pas de sucre blanc aux Philippines, on ne se sert que de gâteaux spongieux et jaunâtres analogues aux *azucarillos* d'Espagne, et qu'on appelle *càramelos*.

La plupart des *ingenios* des Philippines sont encore très-primitifs. Il n'y en a qu'un petit nombre où l'on se serve de la vapeur ; presque partout les moulins à broyer la canne sont de grossières machines mises en mouvement par des buffles, et l'on ne trouve guère d'établissements montés sur une grande échelle. La culture du sucre est cependant de toutes les cultures des Philippines celle qui rapporte le plus ; et n'est-ce pas dire beaucoup quand on parle

d'une terre si merveilleusement fertile?

La partie méridionale de la Pampanga est un des districts les plus peuplés et les mieux cultivés de l'île de Luçon. La campagne est plate, mais couverte de beaux arbres et d'une éclatante verdure. En quittant San-Fernando, nous prenons la route qui conduit à Aráyat par les villages de México et Santa-Ana, tous deux d'environ 15,000 habitants. Les municipalités et les musiques se présentent au passage, il faut s'arrêter pour reconnaître leur bon vouloir. Le maire de México sait l'espagnol; il s'empresse de nous en donner la preuve en se servant de la langue castillane pour nous offrir l'hospitalité : *vamos à casa!*

(Allons chez moi !) C'est laconique, mais c'est dit avec cordialité; et cet excellent homme serait heureux, j'en suis sûr, de voir les *Castilas* [1] chez lui. Nous n'avons pas le temps de nous rendre à ses désirs; il s'en dédommage en montant à cheval avec tout le corps municipal pour nous escorter jusqu'au village suivant. Partout on veut en faire autant, et nous n'échappons à la poussière d'une escorte que pour retomber dans celle d'une autre.

A l'entrée des villages s'élèvent des constructions en bambou, qui font arche

1. *Castila*, de *Castilla*, Castille ; c'est ainsi que les Indiens désignent les Espagnols et par extension tous les blancs.

au-dessus de la route et sous lesquelles se tiennent des groupes d'Indiens. *Quien vive?* nous crie une sentinelle armée d'un fusil ou d'une lance. — *España*, répond notre cocher en fouettant ses chevaux d'un air vainqueur. Ces postes, qu'on nomme en tagal *bantayan* , sont établis pour la sûreté des villages et font des rondes de nuit.

Nous arrivons tard à Aráyat, gros village situé au pied d'une montagne de même nom, dont le sommet boisé se dresse isolé au milieu de la plaine. C'est chez une Indienne que nous devons loger; veuve d'un *gobernadorcillo* ou *capitan*, elle est connue dans le pays sous le nom

de la *capitana* Sirlang. Nous nous promettons déjà de passer enfin une nuit dans une case de bambou. Quel n'est pas notre étonnement de trouver une grande et belle maison, éclairée à *giorno*, des lustres, de grandes glaces, des parquets cirés, des meubles élégants ! La vieille *capitana* nous a reçus sur l'escalier ; elle porte tout le costume indien, mâche le bétel et tient à la main un énorme cigare allumé. Les femmes en ce pays fument autant et plus que les hommes. Elle ne sait pas un mot d'espagnol, et nous promène en silence par toute sa maison en traînant langoureusement ses *chinelas*. Ce qu'elle nous montre avec le plus de complaisance, ce

ne sont pas ses beaux meubles, ce ne sont pas même ses lits tendus des plus riches tissus de fils d'ananas brodés ; ce sont trois statuettes d'ivoire, ouvrages du pays, et fort bien sculptées vraiment, qui représentent, l'une l'Enfant Jésus habillé en général espagnol, les deux autres la Vierge et saint Joseph vêtus de riches étoffes : c'est ce qu'elle appelle ses *santos*.

On ne peut s'arrêter dans un village indien sans faire visite au principal personnage, au curé. Le curé est comme le roi du village : depuis le *gobernadorcillo*, qui en est la première autorité, jusqu'au dernier habitant, tous se découvrent devant lui et

viennent lui baiser la main avec un respect affectueux, je dirais presque filial.

Tous les curés européens appartiennent à l'un des quatre ordres qui se sont partagé les Philippines : augustins, récollets, dominicains et franciscains. Beaucoup d'entre eux ont passé les années de leur jeunesse à évangéliser les tribus sauvages, et achèvent leur vie au milieu des populations chrétiennes converties par leurs prédécesseurs. Les ordres monastiques étant abolis en Espagne depuis plus de trente ans, chacun de ces quatre ordres n'a plus dans la Péninsule qu'un séminaire qui envoie aux Philippines des missionnaires et des curés. Ces hommes, en se

faisant moines, renoncent à leur pays natal et à tout espoir d'y revenir; ils se consacrent désormais à cette nouvelle patrie, qu'ils vont chercher au delà des mers, avec tout le zèle de gens qui n'ont plus rien autre au monde; ils prennent les habitudes du pays, en apprennent la langue, et, vivant seuls au milieu des Indiens, se font, pour ainsi dire, Indiens eux-mêmes. C'est là le secret de leur influence. Les ordres religieux, en envoyant leurs membres dans ce pays lointain auquel ils se dévouent sans réserve, leur ont assuré une existence proportionnée à l'importance de leur mission. Quelque peu considérable que soit le village, quand même

il ne se compose que de cases de bambou, deux édifices sont invariablement en pierre et de dimensions monumentales : l'église et la maison du curé (*el convento.*)

Le Père Torrès, curé d'Aráyat, n'est pas des plus mal partagés sous ce rapport. Le spacieux *convento* du village est entouré d'un jardin où abondent les plus belles plantes du pays. Devant la porte un ilang-ilang[1] en pleine fleur pousse ses rameaux jusqu'au toit, et remplit l'air de son parfum pénétrant. Un chemin mène du couvent au mont Aráyat sous des ombrages de bambous, de mimosas, de cent arbres nouveaux pour nous. Sur le flanc

1. Unona odoratissima.

boisé de la montagne, à côté d'une source digne de la Suisse, le *padre* s'est construit une maison d'agrément (*casita de recreo*). La source alimente un grand bassin destiné au bain ; on est tout voisin de l'épaisse végétation qui couvre l'Aráyat, et l'on voit à ses pieds les maisons du village dispersées dans la verdure. Quel charme on éprouve à explorer cette belle nature, à gravir ces pentes escarpées ! Il faut se garder toutefois de porter la main aux branches des grands arbres, car parmi eux se trouve l'ortie de ces pays ; la brûlure qu'il inflige est en proportion de sa taille extraordinaire.

Nous trouvons, en rentrant, la table

de la *capitana* Sirlang richement servie; un daim tué dans les bois des environs en est la pièce de résistance. La maîtresse du logis et ses filles ne prennent point part au repas, elles se tiennent derrière nous pour surveiller le service. Le dîner fini, après nous avoir reconduits auprès d'une table sur laquelle fume, à côté de plats d'argent chargés de cigares et de bétel, le *pebete* ou bâton d'encens chinois, elles vont s'accroupir dans un coin et manger le riz avec les doigts. L'Indien, même le plus riche, reste insensible aux délicatesses de notre confort.

Notre étape suivante est Sulípan. Ce village est situé aux bords d'une large

rivière navigable, dont les rives sont couvertes de bambous gigantesques, et qui est connue sous le nom de Rio-Grande de la Pampanga. Nous y recevons l'hospitalité d'un métis chinois (*mestizo sangley*). Il a été *gobernadorcillo* et jouit par conséquent de la position respectée, ambitionnée de tous, d'ex-maire ou *capitan pasado*. Sa maison, moins grande que celle de la *capitana* Sirlang, est aussi élégante, aussi propre dans ses moindres détails. Là aussi, on nous sert un dîner somptueux, auquel notre hôte ne s'assied pas. Deux curés du voisinage viennent, après le repas, mêler leur conversation pleine de verve aux joyeux propos qui s'échangent autour du café et

des cigares; la musique du village nous donne une sérénade. Les Indiens ont au plus haut degré le sentiment musical; le noyau de ces musiques de village est formé d'anciens musiciens militaires. Un régiment allemand n'eût peut-être pas renié celle de Sulípan. Nos chambres sont embaumées de la douce odeur que répandent des guirlandes de *sampaguita*[1]; un enfant vient encenser les riches tentures de nos lits : on veut nous faire rêver des délices de l'Orient dans une atmosphère parfumée.

C'est à regret que le lendemain nous disons adieu à la Pampanga pour revenir

1. Nectantes sambac.

à Manille. Nous traversons la province de Bulacan, aussi belle et aussi riche que celle que nous venons de quitter. Les bambous et les manguiers forment voûte au-dessus du chemin; de petites rivières serpentent gracieusement au milieu des cultures; çà et là, des cases indiennes s'abritent derrière les arbres fruitiers de leurs jardins. La misère semble inconnue dans ce magnifique pays.

Cette population a peu de besoins, il est vrai, mais il faut dire aussi qu'elle est traitée paternellement. Le gouvernement ne demande aux Indiens qu'un petit nombre de jours de prestation personnelle et des contributions très-modérées. Le plus

lourd de ces impôts est le *tributo*, qu'ils peuvent acquitter, à leur convenance, en nature ou en espèces. Il n'est exigible que de tout individu âgé de plus de vingt-cinq ans et de moins de soixante; encore y a-t-il bien des cas d'exemption. Le *tributo* des Indiens est d'environ une piastre 56 centièmes (8 fr. 21), celui des métis, à peu près le double. Indiens et métis sont encore tenus de payer un réal d'argent (0 fr. 66) d'impôt sur les propriétés, la même somme pour l'entretien de l'école et autres dépenses de la commune, enfin, trois réaux d'argent (1 fr. 97) pour l'église, ce qui fait par an un total de (11 fr. 50) pour l'Indien, de (19 fr. 39) pour le métis;

c'est à peu près pour l'un quinze, pour l'autre vingt-quatre jours de travail. L'Indien, on le voit, a de nombreux loisirs qui, malheureusement, ne font qu'entretenir chez lui la passion du jeu.

Son plaisir favori est le combat de coqs. Les *galleras* ou cirques de coqs sont toujours encombrées de monde; de la galerie, où se presse le public indien, pleuvent autour des deux champions, en pièces d'or et d'argent, les enjeux des paris. Les coqs sont armés de canifs aiguisés, solidement fixés à l'éperon. En quelques instants, l'un des deux combattants a percé l'autre de son arme : ce jeu cruel n'offre même pas l'intérêt d'une véritable lutte où la

victoire serait disputée. Tout Indien élève un coq qu'il destine à ce plaisir barbare; il le porte dans ses bras, le caresse, le baise comme son propre enfant; il passe des heures à le contempler, à le comparer avec celui du voisin; il en fait le compagnon de tous ses voyages. Et cette sollicitude si tendre, il ne la prodigue à l'ami chéri qu'avec la pensée de l'exposer dans l'arène aux coups mortels du canif de son adversaire.

Le 17 avril au matin, un vapeur nous a amenés de Manille à Cavite. Cette petite ville, chef-lieu de la province du même nom, est située sur un promontoire qui s'avance dans la baie de Manille. Elle ren-

ferme une grande fabrique de tabac et l'unique arsenal des Philippines; elle est entourée de vieilles fortifications. L'arsenal paraît être en assez grande activité; on y a relevé les ruines du tremblement de terre de 1863; on y répare des bâtiments, on y construit des machines à vapeur.

Non loin de Cavite, au bord du rio de Imos est bâti un couvent de Pères récollets. Nous traversons en canot la petite anse de Cavite, et remontons jusqu'au couvent, dont la rivière baigne le pied. Les Pères ont détourné une partie de ses eaux pour les faire passer dans un vaste bassin qui leur sert

d'école de natation. Imos n'est pour eux qu'une maison de campagne, où ils viennent chercher du repos; leur maison principale est à Manille. Mais cette *casà de recreo* est entourée d'une propriété de 5,600 hectares qui, bien qu'elle ne soit pas cultivée en entier, représente un revenu considérable. Ils ont acheté ce domaine avec le produit de la vente de leurs biens du Mexique, lorsqu'ils furent obligés de quitter ce pays. Ils ont du gibier dans leur terre; ils nous offrent de venir passer quelques jours chez eux pour partager notre temps, disent-ils, entre la chasse et l'étude, loin du bruit de Manille. Il y aurait pour nous un grand charme à séjourner au mi-

lieu de cette belle campagne, et beaucoup à apprendre en causant avec quelques-uns de ces moines ; mais nos heures sont comptées, il nous faut retourner à Manille.

La route qui nous y ramène longe la baie en traversant les villages de Bacor, Las Piñas, Parañaque, Malate. C'est là que se fabriquent ces délicats tissus de fil d'ananas dont nous avons parlé, et que les Indiennes enrichissent de fines broderies. On voit ces femmes accroupies devant de petits métiers, détachant un par un les filaments imperceptibles de la trame avec une patience qui n'appartient qu'aux Asiatiques.

En visitant la Pampanga, nous avons vu une des parties les plus fertiles de l'île de Luçon. Non-seulement le sucre y est plus abondant et de meilleure qualité que partout ailleurs, mais tout y croît avec une rapidité surprenante. Les Indiens obtiennent de la même terre trois récoltes par an : une de riz et deux de maïs. Ces deux produits se cultivent surtout dans les trois provinces de Manille, de Bulacan et de Cavite, et dans quelques endroits de la Laguna.

La province de la Laguna, où nous entrons le 7 juin, tire son nom du grand lac de Bay. Cette large nappe d'eau, d'environ 180 kilomètres de pourtour, s'écoule

vers la mer par plusieurs bras de rivière qui se réunissent pour former le Pásig. Nous mettons quatre heures à descendre dans une *banca* (pirogue du pays) ce fleuve aux rives verdoyantes, et nous nous arrêtons au village de Pateros. La rivière est encombrée de petits enclos où barbotent des centaines de canards; l'élevage de ces animaux pour en vendre les œufs, est la principale industrie des habitants, et cette industrie a donné son nom au village [1]. L'œuf de canard est plus estimé aux Philippines que celui de poule. Une partie des œufs est employée à la reproduction; les Indiens les font éclore en les chauffant

1. Canard se dit en espagnol *pato*.

entre des couches de *pàlay* (riz non mondé); le reste, avant d'être vendu, est également chauffé jusqu'à ce que le petit commence à se former. Ces œufs *empollados* (c'est ainsi qu'on les nomme en espagnol) sont très-recherchés des Indiens et des métis, et se vendent plus cher que les œufs frais.

Aux Philippines où, hors de Manille, tout ce qui ressemble à un hôtel, *fonda*, *posada* ou *venta*, est complétement inconnu, le voyageur est sûr de trouver asile chez les curés. Ceux-ci reçoivent presque toujours à bras ouverts tout Européen qui se présente de quelque nation qu'il soit; et leur maison (*el convento*) renferme géné-

ralement un certain nombre de chambres qui attendent des hôtes. Le curé de Pateros, fray Agapito Aparicio, est un père augustin, et l'un des hommes les plus aimables et les plus instruits que nous ayons rencontrés aux Philippines; c'est une agréable journée que celle que nous passons chez lui.

Le lendemain, nous nous préparons à traverser le grand lac de Bay dans toute sa longueur, pour nous rendre à Santa-Cruz, chef-lieu de la province. C'est encore dans une *banca* que nous nous embarquons. Faite d'un seul tronc d'arbre, elle a un mètre de large sur dix ou douze de long; un toit en bambou nous préserve du soleil,

mais il est tellement bas, qu'on ne peut se tenir qu'assis ou couché au fond de la pirogue. Celle-ci a de plus que les *bancas* du Pásig ce qu'il faut pour une traversée, à savoir un gouvernail, deux mâts munis chacun d'une voile de paille, et de chaque côté un grand balancier en bambou qui, en appuyant sur l'eau, l'empêche de chavirer. Toutes les cordes sont des rotins [1], longs et flexibles comme des lianes; les attaches sont en écorce de rotin; rien n'est cloué. Ces barques qui sillonnent en tous sens le lac de Bay présentent un aspect pittoresque, lorsque le vent enflant leurs voiles, elles glissent rapidement, sem-

1. En espagnol *bejuco*.

blables, avec leur coque étroite et leurs longs balanciers, à des araignées aquatiques.

En sortant du Pásig une belle vue se déploie devant nous : d'un côté, les vertes collines d'Antipolo, fameux par son pèlerinage et ses eaux ferrugineuses; de l'autre, des rives plus basses couvertes de bambous; en avant, le pic élevé de l'île de Talim. La brume du matin nous cache le fond du lac; on se croirait en mer. Nous trouvons d'abord un calme désespérant; la chaleur est intense, nos trois rameurs indiens suffisent à peine à nous faire avancer, et, pendant plusieurs heures, appellent en vain de leurs sifflets la brise qui

ne veut pas venir. Elle arrive enfin tard dans la journée, mais c'est pour se changer bientôt en un vent violent qui amène sur nous un terrible orage. Nous serrons en toute hâte une de nos voiles ; le vent brise le mât qui porte l'autre ; on ne voit plus les rives du lac, et notre frêle barque, ballottée en tous sens, est inondée à la fois par une pluie torrentielle et par les vagues du lac que le vent a soulevées. Heureusement, les balanciers de bambou tiennent bon ; ils font flotter la pirogue pleine d'eau, et nous en sommes quittes pour un bain.

Nous doublons ainsi la presqu'île de Jala-Jala. C'est là qu'a résidé, pendant de longues années, dans un village fondé par

lui, un Français, M. de la Gironière, auteur d'un livre intitulé : *Vingt années aux Philippines.* C'est là que réside encore aujourd'hui un autre Français, son ami et successeur, M. Vidie. Il a adopté, dit-on, le costume et les mœurs des Indiens, au point qu'il est difficile de le distinguer d'entre eux.

Ce n'est qu'après dix heures entières de navigation que nous arrivons à Santa-Cruz. Nous allons frapper à la porte du curé. Il est absorbé dans une partie de billard avec trois autres religieux. De plus, l'orage et une marche dans des terrains marécageux nous ont mis en si piteux état, que, sans nous refuser l'hospitalité, il nous

reçoit d'abord d'une façon assez cavalière. Mais au bout d'un instant il change de ton, et les quatre religieux se montrent pleins d'attentions pour nous. Le couvent de Santa-Cruz est une sorte d'hôpital pour les frères franciscains malades. L'un de ces religieux est un infirmier; un autre a blanchi dans ces climats malsains et est accablé par l'âge et les maladies; le troisième est un jeune homme, curé du village voisin de Magdalena, qui a usé sa santé dans les rudes travaux d'une mission chez les sauvages Igorrotes. Il s'offre à nous accompagner le lendemain à Majaijay.

Le père Arriaga (c'est le nom du curé de Magdalena) nous a procuré deux voi-

tures. Nous y montons avec lui, et, précédés des *cuadrilleros* et de la municipalité à cheval, nous partons au son d'une musique guerrière, en traversant la foule ébahie. Même scène tout le long de la route : les municipalités se présentent gravement; musique, pétards, banderoles de toutes couleurs pendues aux maisons, rien ne manque. C'est un amusement pour les Indiens, ils ne s'en lassent pas ; pour nous, nous commençons à trouver ces démonstrations un peu monotones.

Entre Santa-Cruz et Majaijay, on traverse des bois de cocotiers dont les arbres sont dépouillés de leurs fruits. Ces cocotiers sont ceux dont on tire *la tuba* ou vin

de coco. Cette liqueur et le vin de *nipa* sont un monopole du gouvernement; la vente de ces spiritueux figure pour 1,100,000 piastres (5,786,000 francs) au budget des recettes. Pour extraire le vin de coco, on fait une incision dans le cœur du bouquet de branches, et, au dessus de l'incision, une ligature fortement serrée. Un tronçon de bambou qui fait vase et que les Indiens appellent *bombon*, attaché au dessous de l'incision, reçoit le liquide qui en découle. Ce liquide une fois fermenté donne une liqueur enivrante, dont le goût n'est pas désagréable et qui est fort aimée des Indiens. Les arbres sont unis les uns aux autres par deux bambous

6

horizontaux fixés près de la tête, et qui servent de passerelles aux indigènes lorsqu'ils font la récolte. Ces gens courent sur ces ponts aériens avec une incroyable assurance, sans même s'occuper de vérifier la solidité des attaches; aussi chaque année beaucoup d'entre eux périssent-ils victimes de leur insouciance.

Majaijay est situé sur les premiers contre-forts des montagnes de la Lagune. Un torrent contourne le mamelon que couronne le village, et la route fait un long détour pour gagner l'endroit où le ravin est le moins large et le moins profond. Un père franciscain, curé de Majaijay, voulut éviter ce détour et jeta un pont d'une seule

arche sur le torrent, là où il rencontre la route de Santa-Cruz. Il n'eut pas le temps de l'achever et de le mettre en état de service. Cette construction hardie, perdue aujourd'hui au milieu d'un bois touffu ne sert qu'à récréer l'œil du voyageur. On lui a donné le nom de pont du Caprice (*puente del Capricho*).

La municipalité de Majaijay est en éveil ; les *principales* accourent au-devant de nous, amenant avec eux, pour nous épargner la montée qui conduit au village, ce qu'ils appellent des *hamacas*. Ce sont de véritables lits, dont on a le ciel à un pied au-dessus de sa tête et qui sont portés par six ou huit hommes. Ce mode de locomotion

nous semble peu agréable, et nous faisons à pied notre entrée à Majaijay, suivis des hamacs et précédés de la musique. C'est, comme toujours, au *convento* que nous trouvons asile.

Majaijay est situé assez haut dans la montagne; l'air y est frais et léger. On embrasse dans un magnifique panorama tout le lac de Bay, Santa-Cruz et les pentes rapides, boisées du haut en bas, du mont Banajao, ancien volcan qui domine le village.

Le curé a tenu à nous faire voir une cascade qui se trouve dans les bois, non loin de Majaijay. Le chemin rocailleux qui y mène vaut à lui seul qu'on fasse le

voyage de Manille jusqu'à ces montagnes. Aucune description ne saurait donner une idée de cette variété infinie d'arbres de toutes grandeurs, de ces fourrés que domine la tête veloutée des fougères arborescentes, de ces mille plantes entremêlées et entrelacées de la manière la plus capricieuse. Le terrain est très-accidenté, le bois est coupé de torrents d'une eau limpide. Point d'animaux, du reste, dans cette magnifique nature, excepté des milliers d'insectes, dont le bourdonnement incessant assourdit l'oreille, mais ne remplace pas le joyeux chant des oiseaux qui anime nos bois d'Europe.

Les oiseaux de toute espèce et aux plus

belles couleurs ne manquent cependant pas dans l'archipel. Le genre pigeon surtout y abonde sous les plumages les plus divers, depuis le noir jusqu'au vert-clair. Rien n'est gracieux comme ces tourterelles mignonnes et d'une éclatante blancheur, marquées sur la poitrine d'une large tache rouge qui ressemble à s'y méprendre à une blessure saignante, et qu'on nomme à cause de cela tourterelles coup-de-poignard (*palomas de puñalada*).

La cascade surpasse de beaucoup notre attente. La petite rivière Botocan, large d'environ 30 mètres en cet endroit, claire et transparente comme toutes les eaux de ces montagnes, se précipite d'un seul saut

dans un gouffre circulaire de 100 mètres de profondeur. Le courant d'air ascendant que cette masse d'eau, en tombant, produit le long de la paroi opposée du précipice, arrête la chute d'un ruisseau qui s'y jette, et en renvoie en l'air les eaux en les mêlant aux tourbillons d'embrun de la cascade. On reste longtemps fasciné par la grandeur de ce spectacle.

Nous passons une partie de la journée dans les bois des environs, tant pour jouir de la beauté du paysage que pour permettre au *padre* de faire tranquillement son dîner et sa sieste. Les fourrés sont remplis de sangsues de terre, qui rampent comme de petites chenilles sur

les herbes et les feuilles des arbustes, mais les quittent bien vite pour les jambes du promeneur qui vient s'offrir en pâture. On ne sent pas leur piqûre, et elles ont tout le temps de faire un bon repas avant qu'on s'aperçoive de leur présence. Il y a, du reste, assez peu de reptiles aux Philippines, et, sauf un petit serpent vert-émeraude que les indigènes appellent *dahun-palay* (feuille de riz) et dont la morsure est mortelle, ils ne sont pas venimeux. On ne trouve guère dans l'archipel d'animaux redoutables pour l'homme. Les animaux féroces de l'espèce féline, aussi bien que le rhinocéros et l'éléphant, y sont inconnus. Le buffle sauvage qui vit

en troupes loin des endroits habités, et le caïman qui peuple les rivières et les lacs, sont les seuls qui peuvent être dangereux.

Le père Arriaga et un curé tagal improvisent le soir un bal d'Indiens dans une des grandes salles du couvent. Au son d'un violon et d'une clarinette, les indigènes exécutent diverses danses plus ou moins langoureuses qu'ils appellent *bolero*, *fandango*, *mollares*, mais qui ne ressemblent en rien, quoique portant le même nom, aux danses animées de l'Andalousie.

En retournant le 10 juin à Santa-Cruz, chef-lieu actuel de la province de la Lagune, nons nous arrêtons à l'ancien chef-

lieu Pagsanjan, pour faire une course jusqu'au pied des hauteurs qui longent la côte de l'océan Pacifique, non loin du village de Paete, où les Indiens font de l'ébénisterie avec les bois de diverses couleurs qui abondent dans Luçon.

Nous nous embarquons de nouveau à Santa-Cruz, mais cette fois dans un bateau plus solide. L'alcalde mayor de la province nous a prêté sa *panga*, vaste canot à voiles à dix rames. J'admire la patience de nos rameurs indiens qui, en l'absence de toute brise, font mouvoir à eux seuls, pendant de longues heures, sous un soleil brûlant, notre lourde barque. Cette race est indolente parce qu'aucun besoin ne la

pousse au travail; mais qu'on la mette à l'œuvre, elle montrera sa vigueur.

Los Baños où nous arrivons, est un petit village situé au bord du lac, au pied d'une haute montagne boisée, le Maquílin; il doit son nom à ses eaux thermales. Plusieurs sources jaillissent à quelques mètres du rivage, à une température de 83° centigrades, en dégageant beaucoup de vapeur. Notre *panga* ne peut approcher du bord vu son tirant d'eau, et nous débarquons sur le dos de nos Indiens. Le fond est mou, l'eau très-chaude, nous ne sommes pas légers, en sorte que nos porteurs n'ont pas peu de peine. D'établissement de bains, point, si ce n'est de mi-

sérables niches où l'on s'enferme pour respirer la vapeur, et où l'on périt asphyxié quand l'Indien qui en a la clef se laisse aller au penchant de sa race pour le sommeil.

La nuit nous surprend avant que nous ayons pu atteindre le village voisin nommé Viñang. Nous y trouvons l'hospitalité à la *casa hacienda*[1] des Dominicains, gardée par fray Isidro, vieux frère lai qui se met en frais pour nous recevoir. La soirée se passe à examiner les travaux d'un Indien, l'un des *principales* de Viñang, don Fer-

1. *Hacienda*, domaine, propriété. La *casa hacienda* est la maison située dans le domaine et où réside l'administrateur.

nando Canon, qui a inventé des instruments d'arpentage. Il est un des exemples, malheureusement trop rares, d'indigènes s'appliquant à des travaux qui demandent l'exercice de l'intelligence [1].

Viñang, village de 11,000 à 12,000 âmes, est surtout peuplé de riches métis, dont les grandes maisons bien bâties lui donnent un air de prospérité. Presque toutes les terres du village appartiennent

1. Tout village a son école payée sur les fonds de la commune. M. de Mas *(Estado de las Islas Filipinas,* 1842) pense « qu'il y a proportionnellement plus de gens sachant lire et écrire aux Philippines qu'en Espagne et dans d'autres pays civilisés ». Mais l'instruction et peut-être la capacité intellectuelle de ce peuple dépassent rarement l'enseignement primaire.

aux pères dominicains, qui les louent à des métis, moyennant le dixième à peine de la récolte. Le riz est la seule culture des environs ; la rivière qui traverse le village facilite l'irrigation des terres. Les Indiens sèment d'abord le riz très-dru dans de petits enclos ; puis, quand il a atteint une certaine hauteur, ils le repiquent dans leurs champs. On voit alors hommes et femmes, dans la boue jusqu'aux genoux, plantant les herbes une à une en lignes régulières. Tout le riz qui croît dans les plaines, se cultive de la même façon. Dans les terrains montagneux on le cultive à sec, et on considère le grain comme de meilleure qualité, mais la récolte est moins abondante.

Les Indiens séparent le riz de la paille en le frappant contre une pierre; et, pour le monder, ils le battent avec un pilon de bois dans un mortier qu'ils nomment *luzon*, et qui a été, dit-on, l'origine du nom que les Espagnols ont donné à la plus grande des Philippines.

Presque tout le riz que produit l'archipel sert à la consommation des habitants; il ne s'en exporte que pour 156,000 piastres [1], et pour la Chine seulement. Cette culture serait susceptible d'une grande extension. Même à côté d'un grenier de riz, tel que promet de l'être notre co-

1. Environ 79,000 *cavanes*, d'un poids d'à peu près 4,800,000 kilogrammes.

lonie de Cochinchine, le riz des Philippines trouvera toujours des débouchés assurés, non-seulement en Chine, où l'excès de la population entretient une disette permanente, mais encore dans l'Inde : les terribles famines qui ont récemment sévi dans l'Indoustan ne l'ont que trop prouvé.

Encore cinq heures dans la *panga* et nous sommes à Pásig, d'où nous rentrons à Manille. Que l'air y est lourd et chaud, et que les rues semblent tristes, quand on vient de quitter la magnifique nature de la province ! Aussi n'y restons-nous que le moins de temps possible. Cinq jours plus tard, nous frappons de nouveau à la porte

du P. Agapito, curé de Pateros. Notre nouvelle excursion a pour but la province de Batangas et l'une des curiosités géologiques de Luçon, le volcan de Taal. Le *padre* nous accompagne.

Une *banca*, poussée par une bonne brise, nous amène en quatre heures à Viñang. Point de transports publics en ce pays ; le voyageur ne peut compter que sur la complaisance des particuliers. A Viñang, un métis nous prête sa voiture ; plus loin, à Calamba, deux calèches à quatre chevaux nous attendent, ce sont les équipages d'un curé. Les petits chevaux indigènes ne coûtent pas cher, et ce n'est pas un grand luxe aux Philippines qu'une voi-

ture et un attelage. Le *padre* Alvaro qui nous traite si bien a, d'ailleurs, une cure importante, Tanáuan, village peuplé de 17,000 habitants.

Les principaux et les *cuadrilleros* de ce village forment une nombreuse escorte : les uns portent de beaux *salacots* en corne de buffle aux ornements d'argent, les autres sont armés de dagues et d'épées du seizième siècle. On voudrait voir en d'autres mains que celles d'une milice indienne en haillons, les armes des premiers conquérants de l'archipel. C'est une dérision de lire aujourd'hui sur ces épées déchues la belle devise de la chevalerie castillane : *No me saques sin razon ni*

me envaines sin honor. (Ne me tire pas sans raison, ne me rengaîne pas sans honneur.)

La route pourrait être mieux entretenue, mais la beauté du pays fait oublier les cahots. Nous traversons à chaque moment sur des ponts en bambou, qui craquent et fléchissent sous le poids de la voiture, des ravins remplis d'une végétation touffue; on aperçoit à l'horizon la fumée du volcan de Taal. On la prendrait aisément pour une de ces nuées d'orage que l'on voit en été s'élever en une épaisse colonne avant d'envahir le ciel.

Tanáuan où nous arrivons est un riche village, autour duquel poussent tous les

produits de ce sol fertile, et entre autres deux plantes que nous n'avons pas encore rencontrées : l'*abacá* ou chanvre de Manille et le coton. Les indigènes fabriquent avec l'un et l'autre des étoffes qu'ils vont vendre à la capitale ou qu'ils gardent pour leur usage. Malgré les droits élevés dont sont frappées à leur entrée les cotonnades étrangères, la culture du coton est encore très-peu répandue dans l'archipel et ne suffit même pas aux besoins des habitants. L'*abacá*, au contraire, est devenu l'un des articles les plus importants du commerce des Philippines. Le port de Manille en exporte annuellement pour environ 2,000,000 de

piastres [1], dont près des deux tiers aux États-Unis. L'*abacá* se tire d'une espèce de bananier, *musa textilis*. On coupe la plante dès que les régimes commencent à se former, et l'on extrait les filaments du tronc. Les plus forts servent à fabriquer des câbles et de la toile à voiles, ce sont ceux qui s'exportent; les plus fins restent dans le pays, les Indiens les mêlent à la soie pour tisser les étoffes légères dont sont faites leurs élégantes chemises.

Le 19 juin, avant le jour, nous descendons vers le lac de Taal, par une obscurité

1. 434,000 *piculs*, environ 27,500,000 kilogrammes.

profonde, en suivant un chemin raboteux où notre voiture manque de verser plus d'une fois. Sur la plage du lac, dont le sable est couleur de cendre, nous trouvons tous les *principales* du village de Talísay, hommes et femmes. Celles-ci ont sorti leurs plus riches costumes, leurs grands peignes d'or, leurs pierreries; à leur tête est la *capitana* Ramona, veuve d'un *capitan pasado.* Elles nous ont amené une *banca* faite d'un tronc d'arbre colossal, et qui n'a pas moins de deux mètres et demi de large sur un de profondeur. Elles l'ont élégamment ornée et y ont déposé des planches et des coussins, pour que nous puissions nous y étendre, les deux *padres*

et nous, et elles aussi; car elles demandent à nous accompagner au volcan. Nous voilà donc mollement couchés dans la *banca* au milieu de sept femmes indiennes qui, le cigare à la bouche, échangent avec les deux moines des plaisanteries en langue tagale. C'est un curieux tableau des mœurs du pays.

Le lac de Taal est environ égal au tiers de celui de Bay, mais il est beaucoup plus profond. Il a des eaux transparentes et un peu saumâtres. Au milieu se trouve une île peu élevée, dont la couleur de cendre contraste avec l'éclatante verdure des bords du lac; c'est le volcan de Taal. Il lance une prodigieuse colonne de fumée,

d'où tombent des cendres en abondance, pareilles à la pluie qui descend comme par franges d'un nuage éloigné. Cette cendre est emportée par le vent à de grandes distances. A Tanáuan, où nous étions à dix-sept kilomètres du volcan, elle se déposait partout en une poussière impalpable. Nous sommes obligés pour gagner notre point de débarquement, de traverser cette pluie de cendres; l'atmosphère empestée de soufre gêne la respiration, le soleil est voilé, et pendant quelques moments les rives du lac disparaissent entièrement.

Moins de trois quarts d'heure d'ascension sur une lave qui semble coulée d'hier, tant les moindres aspérités en sont intactes,

nous amènent aux bords du cratère dont la vue est réellement imposante. C'est un cirque qui a 2,500 mètres de diamètre et 800 à 1,000 de profondeur. Sur ses parois coupées à pic, on distingue les stratifications de lave accumulées par une série d'éruptions. Au fond, à côté d'un monticule en demi-cercle, s'est formé un lac d'une eau entièrement verte, et sur le monticule un autre lac plus petit. A côté de celui-ci se trouve le cratère actuel, d'où sortent par bouffées, comme d'une locomotive, une immense colonne de fumée noire et une autre plus petite de vapeur blanche. Il y a là trois cratères concentriques ; le plus grand est le lac lui-même,

témoin la nature volcanique de ses rives. Le volcan a été terrible autrefois ; sa dernière éruption, en 1754, a détruit tous les villages voisins et couvert Manille de cendres. Aujourd'hui, il a cessé d'être redoutable et s'éteint peu à peu. Tous les ans néanmoins, à la fin de la saison chaude, il a un commencement d'éruption ; il lance une fumée épaisse chargée de cendres, rarement des flammes.

La violence du vent rendant assez difficile la traversée du lac, nous mettons près de six heures à atteindre l'embouchure du ruisseau qui lui sert d'écoulement. Ce ruisseau n'a guère que six ou sept kilomètres de cours, et se jette dans la mer tout près

de la ville de Taal, qui s'élève en gradins sur la côte du golfe de Balayan, en face de l'île de Mindoro.

Taal est une ville de 50,000 âmes, dont presque toutes les maisons sont de pauvres cases indiennes. Une église de proportions imposantes, trop grandiose pour le sol fréquemment ébranlé de Luçon, est en voie de construction au sommet de la ville; elle est la joie et l'orgueil du vieux moine augustin, curé de la paroisse, qui nous reçoit chez lui. La principale industrie des habitants paraît être la fabrication des étoffes de coton et d'*abacá*. Le coton qu'on cultive aux environs est, dit-on, d'excellente qualité.

Taal et quelques autres villes de la province de Batangas ont cela de particulier, qu'on n'y trouve pas de Chinois. Les mélanges de sang avec les marchands chinois et japonais qui s'étaient fixés, il y a deux siècles, dans cette partie de Luçon, ont donné à la race indigène une activité, une aptitude au travail, bien supérieures à celles des autres Indiens, et ils luttent avec avantage contre les Chinois qui viennent s'établir chez eux.

Ces fils du Céleste Empire, fuyant leur pays encombré de population, vont chercher ailleurs, jusqu'aux rivages les plus éloignés, les moyens de vivre. Ils affluent surtout dans la Malaisie, placée, pour ainsi

dire, à leurs portes, et où l'indolence des naturels laisse le champ libre à leur activité. Singapore, Java, les Philippines en sont remplies; et là, hors de chez eux, loin de ces bouges infects où la plus hideuse misère s'allie à la dernière dégradation morale et qu'on nomme des villes chinoises, on ne peut s'empêcher d'admirer cette race énergique et laborieuse. Je ne crois pas qu'il y en ait une au monde qui soit plus dure au travail. Je les ai souvent observés dans les grandes rues de Binondo qui sont peuplées de leurs boutiques: du thé, une soupe à leur façon, une pâte blanche qui ressemble à une eau de riz épaisse, sont leurs seuls aliments, et ils travaillent chez

eux jusqu'à une heure avancée de la nuit, longtemps après que leur porte est fermée. Leurs boutiques sont toujours propres et bien rangées, mais il est pénible de voir une douzaine de ces malheureux s'entasser par économie dans d'étroits réduits sans ventilation, où ils peuvent à peine se retourner.

Économes, laborieux, actifs, prompts à saisir les occasions, d'une finesse extrême sous le masque le plus niais, ils ont pour le négoce toutes les qualités qui manquent à l'Indien. Aussi le marchand indigène ne peut-il tenir à côté du marchand chinois, et presque tout le petit commerce est entre les mains de ces derniers.

Outre la classe marchande, la population chinoise comprend encore cette nombreuse classe ouvrière à laquelle on donne, dans tout l'Orient, le nom indoustani de *coolies.* Seuls ils se livrent, aux Philippines, à de rudes travaux corporels; seuls ils exercent les plus fatigants métiers par tout temps, à toute heure. La population chinoise de Manille est très-considérable [1] ; elle forme comme un petit État dans la ville. Ils ont leur théâtre, leurs fumoirs d'opium et une municipalité de leur nation, organisée sur le modèle de celles des villages indiens et élue par

1. Des négociants étrangers m'ont affirmé qu'elle s'élevait à 50,000 âmes ; le budget et autres données officielles ne la portent qu'à 14,000.

eux, à la condition que tous les élus seront chrétiens. Cette condition toutefois est illusoire : le Chinois professera le christianisme si son intérêt l'exige, et le reniera quand il le trouvera commode. Il épousera une femme du pays en arrivant, et ne se fera aucun scrupule de la quitter quand il aura amassé assez de fortune pour retourner en Chine.

Dès les premiers temps de la conquête espagnole, les Chinois ont joué un rôle dans l'histoire des Philippines. En 1572, Miguel Lopez de Legaspi s'établissait à Manille, et, dès 1574, le pirate Li-ma-Hong venait avec cent jonques donner à la nouvelle conquête de l'Espagne un assaut

infructueux. Depuis cette époque, les Chinois n'ont cessé de venir en grand nombre se fixer aux Philippines. Deux fois au dix-septième siècle, ceux de Manille se soulevèrent et essayèrent de s'emparer de la ville; et deux fois il en fut fait un grand massacre. Les historiens espagnols ne disent pas quel fut le motif de ces soulèvements. Il est peut-être permis de supposer que les vexations de l'autorité n'y étaient pas étrangères; car, aujourd'hui encore, les Chinois sont peu généreusement traités. Tout Chinois n'entre dans l'archipel et n'en sort qu'en vertu d'une permission spéciale; il est dès son entrée enregistré sous un numéro et tenu de

payer un impôt qui varie suivant qu'il se consacre au commerce ou à l'agriculture, et qui pour le commerçant équivaut à près de six fois le *tributo* de l'Indien. En outre, pour établir boutique, il est obligé d'acheter une patente dont le prix maximum est de cent piastres. Heureux s'il n'a pas à subir d'autres extorsions, et s'il ne finit pas par être expulsé soudainement.

Ce ne sont pas les règlements seuls qui pèsent sur les Chinois ; ils sont encore l'objet des haines de la population indienne. L'Indien a pour le Chinois le mépris des Orientaux pour tout ce qui travaille, il est de plus jaloux de le voir réussir là où lui-même échoue. Il ne laisse pas échapper une

occasion de lui nuire : dans la rue, on voit le *coolie* chinois bousculé et frappé impunément ; dans la maison, le domestique chinois est le souffre-douleur des Indiens. Y a-t-il quelque chose de cassé, d'égaré ou qui ne soit pas dans l'ordre, à qui la faute? Je connais d'avance la réponse de mes Tagals : *El Chino, señor*, c'est toujours le Chinois.

Toutes ces vexations pourtant n'ont pas éloigné les Chinois, heureusement pour les Philippines; car non-seulement ils sont utiles à la colonie par leur travail, mais encore ils y multiplient par leurs alliances avec les femmes indiennes la race des métis *sangleys*, qui a hérité de beau-

coup de leurs qualités. Cette race est peut-être destinée à devenir un jour la population dominante de l'archipel et à en développer les immenses ressources.

Mais revenons chez le curé de Taal. Il a convoqué, pour égayer la soirée du couvent, les dames de la municipalité. Elles nous font en entrant leur demi-génuflexion à la manière indienne, et toutes à la fois nous saluent, sur le ton chantant qui leur est propre, de ces trois mots tagals : *Maganda gabi*, *po* (bonsoir, maître). Elles exécutent sur le piano, avec une certaine facilité, des airs espagnols et tagals auxquels nous applaudissons. Vient ensuite un spécimen de leur chant; mais la voix

nasillarde de leur race n'est guère faite pour des oreilles européennes.

Le 20 juin, l'alcade mayor nous emmène à Batangas, chef-lieu de la province, mais beaucoup moins important que Taal. Au grand galop des quatre poneys blancs de l'alcade, nous traversons un pays riche en cultures et parsemé de collines boisées. Partout nous sommes accueillis par les démonstrations des indigènes, et par des feux d'artifice qui partent en plein jour entre les jambes de nos chevaux. A Báuang, qui est un village de 35,000 âmes, toute la population est dehors; la municipalité se présente, le curé en tête. Il nous faut descendre de voiture et nous placer

sous un dais porté par quatre jeunes Indiennes richement vêtues. Une cinquième exécute devant nous, un drapeau à la main, des pas assez semblables à la danse compassée des pages de la cathédrale de Séville devant le saint-sacrement. Nous suivons ainsi, musique en tête, dans toute sa longueur, la grande rue pavoisée d'étoffes de toutes couleurs. Au *convento*, nous sommes introduits par un bel escalier en *azulejos*[1] dans de vastes pièces, où le curé nous présente aux dames de la municipalité.

Malgré le gracieux accueil de don Salvador Elío, le chef-lieu de sa province n'a

1. Carreaux de faïence mauresques qu'on voit fréquemment en Espagne.

pas de quoi nous retenir longtemps ; nous reprenons le même jour la route de Tanáuan. Les chemins sont défoncés par les pluies, et la nuit nous prend bien avant que nous atteignions le premier village important qui se trouve sur notre route, San-José. A travers les parois de bambou des cases indiennes, on voit vaciller de pâles lumières, et l'on peut saisir en passant le murmure des voix de la famille qui récite en tagal ses prières du soir. C'est grâce aux attelages du curé de San-José que nous parvenons à gagner Lipa ; un autre père augustin nous y loge, pour la nuit, dans un antique couvent, où le gecko

1. Espèce de lézard.

fait résonner sa voix sonore, et où l'on entend l'iguane [1] se promener à pas lents dans les combles.

Lipa est peuplé de 27,000 habitants. La situation élevée qu'occupe le village y rend la température délicieusement fraîche ; on récolte du café aux environs. Les plantations ressemblent un peu à des bois incultes, car on laisse pousser à côté des plants (on prétend que c'est pour leur donner de l'ombre) quantité d'autres arbustes qui doivent leur nuire. Le café néanmoins est d'excellente qualité. Malheureusement, cette culture, comme tant

1. Autre espèce de lézard plus grand, qui a de trois à quatre pieds de long.

d'autres, est encore très-peu répandue[1].

Nous regagnons Manille en traversant le lac de Bay dans un de ces gros bateaux plats qu'on nomme *cascos*. Le passager n'étant que l'accessoire, le chargement prend toute la place: on ne peut s'y tenir que couché sous la barre du gouvernail; mais, par un violent vent d'orage qui enfle nos énormes voiles de paille, nous allons plus vite et nous nous trouvons mieux que dans une *banca*.

Il est difficile de voir un pays à la fois plus beau et plus varié que les provinces centrales de Luçon que nous venons de visiter.

1. On estime que sur 300,000 kilomètres carrés qui forment à peu près la superficie des Philippines, il n'y en a pas 40,000 de cultivés.

Dans la montagne, à côté des forêts qui fournissent les plus beaux bois de construction, la température reste assez fraîche, même pendant la saison des chaleurs, pour que des cultures importées d'Europe, celles du blé, de la pomme de terre entre autres, puissent réussir à merveille. Toutes les plantes des régions tropicales y poussent en abondance : le riz, le sucre, le cacao, le coton, l'indigo dans les plaines, le café sur les collines. Mais il s'en faut de beaucoup que ce pays soit cultivé comme il devrait l'être, et qu'on en obtienne tout ce qu'il pourrait donner. La grande pierre d'achoppement de l'agriculture aux Philippines, c'est le manque de bras. En

effet, l'Indien n'a pas besoin de travailler pour vivre : dans le petit coin de terre qui entoure sa case, croît à l'envi, sans, pour ainsi dire, qu'il s'en occupe, tout ce qui est nécessaire pour son existence, en assez grande quantité non-seulement pour suffire à ses besoins, mais encore pour lui faire un petit revenu. Il ne tient pas à s'enrichir, et riche, il ne sait pas jouir de sa fortune; rien d'étonnant par conséquent s'il ne cherche pas à travailler surtout pour le compte d'un autre..

Pour remplacer les Indiens, on a voulu attirer les Chinois, en offrant des avantages à ceux qui se feraient laboureurs. Cette mesure a eu peu de succès. Le Chinois, né

marchand, trouve son intérêt à rester dans les villes, où il exerce le petit commerce à peu près sans concurrence ; la proportion des Chinois laboureurs aux Chinois commerçants est encore celle de un à quarante. Les propriétaires sont donc obligés, pour cultiver leurs terres, de ne compter que sur les Indiens; mais ils ont de la peine à en trouver et à les retenir, et peuvent toujours craindre de voir leurs ouvriers les quitter inopinément. D'où il résulte qu'ils reculent devant toute entreprise considérable. S'ils ont de grandes *haciendas*, ils en laissent une partie en friche, ou ils cherchent à les louer par petites parcelles. L'agriculture languit et le commerce s'en ressent.

Mais, dira-t-on, ne serait-ce pas le devoir du gouvernement d'obliger l'Indien au travail dans une certaine mesure? Indépendamment des avantages qu'en retirerait la colonie, le travail moraliserait cette population en l'enlevant à la funeste influence de l'oisiveté. Cela est certain; et peut-être ne serait-il pas aussi difficile qu'on peut le croire au premier abord d'établir cet impôt du travail, de manière qu'il fût vraiment utile sans être vexatoire. Faire servir à l'exploitation des richesses du sol des races qui peuvent seules travailler sous ces climats, tout en s'abstenant d'enfreindre les lois de la justice et de l'humanité, tel est le grand problème de tous les pays tropicaux.

Ce problème, les partisans du système de Java veulent qu'il ait été résolu dans cette colonie. Sans doute il n'y a pas d'esclaves à Java ; sans doute aussi le système inauguré par le général van den Bosch a fait de cette île la perle des mers tropicales ; mais ce système n'est autre chose que l'exploitation de l'indigène par l'Européen poussée à sa dernière limite. La population javanaise, obligée de consacrer un cinquième de ses terres à la culture que le gouvernement lui désigne, ne reçoit pour prix de ce travail qu'un salaire minime qu'il lui est interdit de discuter ; et elle est en outre tenue de donner en tribut à ses maîtres un cinquième du produit de sa

récolte et un septième de son temps, sans compter ce que les prêtres musulmans et les chefs indigènes ont encore le droit d'exiger. Que le gouvernement hollandais, en substituant la règle à l'arbitraire, ait apporté au sort de ces populations une amélioration matérielle, nul doute; mais l'indigène n'en est pas moins sous le pressoir, et le gouvernement cherche à éloigner de lui tout ce qui pourrait tendre à l'instruire, à le convertir au christianisme, à le relever moralement. En parcourant Java, on ne peut s'empêcher d'admirer l'état avancé des cultures et l'organisation merveilleuse de cette superbe colonie; mais les résultats ne sau-

raient faire approuver le système, que l'un de ses plus ardents admirateurs a qualifié de « despotique dans ses exigences et égoïste dans ses fins ». L'humanité demande qu'on cherche une autre manière de résoudre la question.

L'on ne trouve aux Philippines ni cet ordre parfait dans tous les services administratifs, ni cette ingénieuse exploitation, ni cette prospérité commerciale, mais on y rencontre une population heureuse et libre. Si à Java tout a été donné à la spéculation, il semble qu'aux Philippines on ait songé avant tout à l'indigène. Il nous paraîtrait bien dur de reconnaître aux nations européennes le droit d'exploiter dans un but

égoïste les peuples asiatiques. En se chargeant de les gouverner, n'ont-elles pas assumé sur elles le devoir de travailler à leur propre bien, à leur avancement? Est-ce, d'ailleurs, sur l'oppression de la race native, quelque adoucie dans la forme que soit cette oppression, qu'on peut fonder quelque chose de durable? Entre les manières d'agir des deux colonies, nos préférences ne sont pas douteuses. On pourrait souhaiter, il est vrai, de trouver l'Indien des Philippines plus laborieux ; on voudrait demander à l'administration de le traiter moins en enfant gâté; il y aurait assurément aussi bien des réformes à introduire dans cette administration elle-même. Mais

on se sent disposé à beaucoup d'indulgence envers une domination qui, plus qu'aucune autre en Asie, s'est appliquée à améliorer la condition morale et matérielle du peuple que la conquête à fait tomber entre ses mains.

III

Mindanao. — Iloilo. — Zamboanga. — Récit d'une expédition contre les *Moros* du Rio-Grande. — Les Bisayas. — Cebú. — Conclusion.

Il s'en faut de beaucoup que l'Espagne règne en souveraine sur toute l'étendue des territoires qu'elle regarde comme lui appartenant. L'œuvre de la conquête, qui s'est accomplie par les patients travaux des missionnaires beaucoup plus que par les armes, a été lente et ne s'est même pas encore étendue à toute l'île de Luçon. Néanmoins les tribus qui, dans cette île,

maintiennent encore leur indépendance, sont des ennemis peu dangereux : si de loin en loin elles commettent quelques excès, de petits corps de troupes les mettent promptement à la raison. Les missionnaires travaillent parmi elles avec ardeur, et tout porte à croire que, dans un temps plus ou moins éloigné, la population tout entière de la grande île sera chrétienne et soumise. Il en est tout autrement au sud de l'archipel. Là, les peuplades mahométanes de Mindanao et de Joló ont toujours opposé à la prédication du christianisme une invincible résistance, et ont été longtemps pour les Espagnols des ennemis redoutables.

Magellan, en découvrant les Philippines en 1521, n'avait fait que planter en passant la croix sur la côte nord de Mindanao. Un demi-siècle plus tard, Legaspi vient à peine de fonder d'une manière durable la domination espagnole à Cebú et à Manille, et déjà les pirates musulmans provoquent les conquérants et les obligent à prendre l'offensive. Le dix-septième siècle voit les Espagnols s'emparer de Zamboanga et de Joló, et en faire les points de départ de leurs attaques. Ce siècle et le suivant se passent en guerres sanglantes, fécondes en traits héroïques, mais stériles en résultats. En 1769, en effet, l'Espagne ne tient plus Joló et ne possède encore que quelques points

des côtes de Mindanao, et les pirates exercent leurs ravages jusque dans la baie de Manille. Deux expéditions insuffisantes, pendant les premières années de ce siècle-ci, ne changent rien à cet état de choses; l'audace des écumeurs de mer croît avec l'impunité. Enfin, en 1848, l'Espagne se décide à agir : la prise de l'île de Balanguingui d'abord, et celle de Joló trois ans plus tard, détruisent les principaux repaires des pirates et abattent leur orgueil. Depuis lors, leurs déprédations sont rares ; leurs *pancos* [1], autrefois si redoutés, ne s'éloignent plus des côtes musulmanes; on peut dire qu'aujourd'hui l'archipel est délivré

1. Grandes barques.

de la piraterie. Mais, sous le rapport des conquêtes, l'Espagne n'a guère fait de progrès dans le Sud. Les vainqueurs se sont montrés plus que cléments, en rétablissant dans son île le chef de brigands qui s'intitule sultan de Joló, en lui accordant à lui-même et à ses principaux *dattos*[1] des pensions annuelles, sans en exiger autre chose que la suppression de la piraterie et la reconnaissance d'une suzeraineté plutôt nominale que réelle. Ils n'ont pas su profiter, pour étendre leur domination dans l'île de Mindanao, de la terreur que leurs deux victoires avaient inspirée aux musulmans.

1. Chefs chez les Malais musulmans.

Si l'on compare la forme de cette île à celle d'un crochet, dont la convexité serait tournée vers le nord et les deux extrémités dirigées vers le sud, l'Espagne n'occupe qu'une partie du côté convexe formé par les côtes du nord et de l'est, et sur le côté concave elle ne possède que Zamboanga, situé à la pointe, et les bouches du Rio-Grande au fond de la courbe. L'intérieur de l'île est encore inexploré.

Ainsi, après quatre siècles, la situation des Espagnols dans Mindanao est à peu près la même qu'aux premiers jours. Leurs possessions sont entourées de peuplades hostiles, moins audacieuses, il est vrai, et plus faciles à vaincre, mais qui cepen-

dant commettent de fréquentes agressions contre les indigènes soumis. De temps à autre, le capitaine général des Philippines demande à Madrid l'autorisation de punir ces actes de violence : une colonne de troupes pénètre sur le territoire ennemi, y fait une *razzia* plus ou moins étendue, et rentre dans ses retranchements presque toujours victorieuse, quelquefois cependant vaincue et décimée. Une période de repos plus ou moins longue est le fruit de la victoire, mais la conquête n'avance pas.

Au mois d'avril 1866 se préparait une de ces *razzias* contre les *Moros* [1] du Rio-

1. Les Espagnols étendent aux musulmans en général ce nom qui désigne spécialement les Morès d'Afrique.

Grande, coupables du meurtre d'un certain nombre de chrétiens. Le commandant de la station navale des Philippines, contre-amiral don Francisco Pavía, quittait Manille à la même époque sur la corvette *Narvaez*, pour faire une tournée d'inspection dans l'archipel. Sa présence à Mindanao devant coïncider avec ce coup de main, il emmenait à son bord quelques officiers qui avaient reçu l'ordre de rejoindre les troupes déjà réunies à Mindanao.

Le 27 avril, après deux jours de navigation, au moment où la *Narvaez* laisse derrière elle les trois îlots *Zapato-mayor*, *Zapato-menor* et *Chinela* (grand soulier, petit soulier et pantoufle), nous aperce-

vons la côte de Panay, la première des Bisayas. Cette île comprend trois des trente-quatre provinces[1] des îles Philippines, à savoir : Cápiz, Antique et Iloilo. Après en avoir doublé la pointe nord-est, on s'engage dans un labyrinthe d'îlots aux formes pittoresques et couverts d'arbres magnifiques ; puis on pénètre dans le détroit qui sépare Panay de l'île plus petite de Guimarás. Au point le plus resserré du détroit, là où il forme un port bien abrité, est situé Iloilo, chef-lieu de la province de ce nom.

L'arrivée de l'amiral met toute la population en émoi, et nous débarquons au milieu

1. Les îles Mariannes forment une trente-cinquième province, qui dépend du gouvernement général des Philippines.

d'une flottille de pirogues pavoisées, montées par une foule d'Indiens qui se tiennent debout pour mieux voir. La musique indigène de l'endroit, vêtue d'uniformes surannés, est aussi debout dans une pirogue, et son empressement à ouvrir la marche l'expose à vingt abordages, qui manquent de jeter à l'eau pêle-mêle les musiciens, leurs trombones et leurs gigantesques schakos. Chez le gouverneur *politico-militar* de la province sont rassemblées les municipalités indiennes de tout le voisinage, une centaine d'hommes environ. Même type, même costume que ceux de Luçon; mais ici le *matandá* ou doyen de la bande, un *capitan pasado* à cheveux blancs,

nous débite en fort bon espagnol un discours assez bien tourné.

La province d'Iloilo renferme près de 600,000 habitants, le chef-lieu même n'en a que 10,000; mais les villages sont prospères et très-peuplés. Ceux de Molo et de Jaro dans le voisinage d'Iloilo ont, l'un 16,000, l'autre 28,000 âmes. On y cultive beaucoup la canne à sucre, on y fabrique de l'huile de coco, et les tissus de *piña* (ananas, en espagnol) et d'*abacá*, qui se font à Jaro, sont renommés parmi les Indiens. A Molo, on nous fait parcourir processionnellement les rues; la municipalité et autres personnages indigènes nous accompagnent; nous formons une

file de quinze à vingt voitures. A Jaro, nous assistons à un bal donné par un des principaux : tous les invités sont des Indiens ou des métis *sangleys*, qui portent avec un grand luxe l'élégant costume du pays, et dansent gravement et non sans grâce nos danses européennes. La maison est illuminée de lanternes chinoises de diverses couleurs; des fleurs et des fruits, en guise d'ornements, pendent au plafond à la hauteur de tête. Après les rafraîchissements, on nous distribue des bouquets de fleurs artificielles en bois, ouvrages délicats, qui ne sont cependant que de prosaïques paquets de cure-dents. Tout l'aspect de la fête est on ne peut plus original;

mais l'excès de la chaleur et un parfum d'huile de coco légèrement rance, que répandent les lampes et les chevelures des Indiens, sont faits pour mettre en fuite l'Européen le plus aguerri.

Le port d'Iloilo n'est pas sans un certain mouvement commercial; le sucre, l'*abacá*, le tabac, le bois de *sapan* sont les principaux articles d'exportation. Ouvert aux navires étrangers en 1855 seulement, en même temps que ceux de Sual dans Luçon, au nord de Manille, et de Zamboanga dans Mindanao, il est encore peu connu; il est cependant destiné par sa position à devenir l'entrepôt du commerce des Bisayas, aussi riches que

Luçon en produits de toutes sortes.

Moins de deux jours après avoir quitté Iloilo, nous mouillons le 4 mai devant Zamboanga. Un petit fort bastionné, qui se vante d'avoir repoussé au siècle dernier les attaques des Hollandais, un phare en bois et quelques maisons espagnoles ou chinoises composent dans son entier ce chef-lieu de Mindanao. A côté des maisons européennes, on aperçoit, au bord de la mer, un village *moro* perdu au milieu des cocotiers. La vue est bornée par de riantes collines aux formes arrondies par la végétation. Point de bâtiments dans la rade : Zamboanga n'est guère qu'un établissement militaire. La poudre d'or, la nacre,

l'écaille et les friandises chinoises ne peuvent être les éléments d'un commerce bien actif. Dans les environs habitent un petit nombre de chrétiens, qui paraissent être des colons venus du nord. Tetuan et Santa-Maria sont des villages indiens, semblables à ceux de Luçon. Les Mores de ces parages sont les sujets du roi de Sibuguey, qui entretient avec l'Espagne des rapports pacifiques ; on peut aussi sans danger parcourir jusqu'à d'assez grandes distances les charmants vallons d'alentour.

Zamboanga est la résidence d'un gouverneur *politico-militar*, qui a en même temps le titre de commandant général de Mindanao. Ce poste est rempli par le

brigadier[1] don Gregorio Tenorio; il est en ce moment aux bouches du Rio-Grande, occupé à préparer la petite expédition qu'il est chargé de commander.

Nous ne tardons pas à l'y suivre. En dix-huit heures de navigation, nous franchissons les deux golfes de Sibuguey et d'Illana, à l'ouvert de la mer des Célèbes; et, par une éclatante matinée de mai, nous serrons de près la côte de l'île de Bongo, admirant en passant les lianes qui courent d'un arbre à l'autre, et les mille plantes grimpantes qui marient leur feuillage jusque sur les roches où le flot brise.

1. Brigadier, grade d'officier général, inférieur à celui de maréchal de camp ou général de brigade.

L'île de Bongo ferme du côté de l'ouest l'entrée de l'anse de Pollok, qui fut choisie, après la prise de Joló, pour y placer un poste avancé, point de départ futur pour la conquête du Rio-Grande; les bouches de cette rivière sont situées à huit ou dix milles au sud. La rade de Pollok est un excellent port, parfaitement abrité, environné de hautes collines. Un fortin surmonte le promontoire qui borne la rade du côté sud, et au bord de la mer sont groupées, à côté de sentiers pierreux, une église en bois, des maisons en bambou et quelques échoppes chinoises. Une jetée en bois s'avance dans le port, et son extrémité est couverte par un abri de bambou qui sert

de corps de garde, et qu'on nomme dans la langue du pays *pantalan*. C'est là qu'on passe ses moments de loisir ; car on ne peut sortir du village, à moins d'être en nombre et armés. Plus d'un officier à péri à cent pas du fort sous les coups d'un More fanatique qui se cachait parmi les buissons. Telle est, après quinze ans d'occupation, la situation de cet établissement fondé dans un but de conquête. Ce sont, du reste, les Mores eux-mêmes qui approvisionnent Pollok. Ils y trouvent maintenant leur profit ; mais, comme on ne vit que de ce qu'ils veulent bien apporter, ils affameront le village quand bon leur semblera.

Le 6 mai, toute une escadre est réunie

dans le port de Pollok : le vapeur de guerre *Patiño*, qui a amené les troupes, la corvette *Narvaez*, la goëlette *Valiente* et six canonnières. Un mouvement inusité anime cette baie ordinairement si paisible ; ses échos ne sont pas accoutumés à des clameurs aussi bruyantes que le triple *Viva la reina!* qui part de tous les équipages au moment où l'amiral quitte la *Narvaez* pour se rendre à Cotabato sur la canonnière *Aráyat*. En une heure, nous atteignons l'embouchure du bras nord du Rio-Grande. Des pirogues en grand nombre, montées par des Mores à demi nus, à l'air sauvage, au type malais accentué, s'écartent rapidement à la vue de la canonnière,

et vont s'abriter derrière les palétuviers au milieu desquels se jouent des troupes de singes.

Cotabato est situé sur la rive gauche du bras nord, et par conséquent dans le delta de la rivière. Les Espagnols s'y sont établis en 1861 ; un chef de Mores leur en a cédé la possession, moyennant une pension de 800 piastres et le droit de continuer à s'intituler sultan de Cotabato : il règne maintenant sur la rive opposée. Seul entre les Mores il a le droit de pénétrer en armes sur le territoire espagnol, et il traite gravement la reine d'Espagne de cousine.

Pendant que nous sommes à dîner dans

la *caida* ou palier de l'escalier, suivant l'usage des Philippines, ce « très-excellent sultan » vient faire sa visite à l'amiral. Il est petit et grêle; sa bouche est littéralement noircie par le bétel, sa figure est repoussante. Il porte un turban malais en soie brodée d'argent, une veste de forme chinoise en soie rose, un pantalon presque collant en damas rouge et blanc à grand dessin, qui ferait de beaux rideaux de salon; ses pieds nus sont passés dans des souliers vernis européens, dont il a oublié les lacets. Sans interrompre le repas, on le fait asseoir; il paraît interdit et effrayé, et aux phrases qu'on lui adresse par interprète, il ne répond que par un sourire

grimaçant qui découvre son affreuse mâchoire. De temps à autre, il se courbe jusqu'à mettre sa tête entre ses jambes, pour cracher son bétel sous le canapé qu'il occupe. Les gens de sa suite se sont rangés tout autour de notre table et nous observent attentivement; l'un porte un *kris*, épée courte des Malais, l'autre une lance, un troisième s'appuie sur un *campilan*, grand sabre à lame droite, évasée au bout, et dont la poignée est garnie de crins rouges imitant des cheveux teints de sang; un enfant porte sur l'épaule une boîte d'argent qui contient le bétel du sultan. Après le dîner, ce souverain accepte avec empressement le café qui lui est offert, et un

verre d'eau-de-vie trouve grâce devant lui. Tous ces Malais sont des disciples du Prophète; on retrouve dans leur langue quelques traces de l'arabe; leur chef spirituel qu'ils nomment *tchehf* est un *hadji* : il a vu la ville sainte et a adopté le large turban et la longue robe des musulmans d'Occident. On est surpris de voir ces peuplades barbares conserver des relations avec leur métropole religieuse, à trois mille lieues de distance.

L'expédition doit se composer de trois petites colonnes, qui forment un total de 1,300 à 1,400 hommes, à savoir : treize compagnies d'infanterie des régiments indigènes *Rey*, *Fernando-Sétimo* et *España*,

et environ quatre-vingts hommes d'artillerie avec deux obusiers de montagne et deux petits mortiers. On doit se borner à prendre quatre redoutes (en malais, *cotas*) situées dans un rayon de quelques kilomètres sur la rive droite du fleuve, en face de Cotabato. On n'a sur ces redoutes que les renseignements les plus vagues ; on sait cependant que les deux principales sont appelées Sandítan et Supángan, et que cette dernière n'est pas éloignée d'une rivière navigable. Deux des colonnes doivent partir de Cotabato ; l'une marche sur Sandítan, l'autre remonte l'*estero* jusqu'à portée de Supangan, dans des *falúas* remorquées par une canonnière ; la troisième

part de Pollok. Le brigadier Tenorio se met à la tête de la première qui doit, après avoir pris Sandítan et une autre *cota*, se joindre à la seconde. C'est à peine si l'on a pu réunir assez de chevaux pour monter le brigadier, les officiers à ses ordres et les officiers supérieurs. Ce sont des *presidiarios* ou galériens indigènes, auxquels on a enlevé la chaîne pour l'occasion, qui font le métier de bêtes de somme.

Le 7 mai, à quatre heures du matin, la diane met tout Cotabato en mouvement. Les troupes, les chevaux, les provisions traversent le fleuve, puis le brigadier et son état-major, et l'on se met en marche. Nous formons un groupe d'une douzaine

de cavaliers derrière la compagnie d'avant-garde. La colonne n'est ni éclairée ni flanquée ; la route lui est indiquée par un guide indigène. Le sultan de Cotabato a fourni soixante ou quatre-vingts auxiliaires qui forment l'arrière-garde ; vêtus et armés comme tous les Mores, ils ne se distinguent de ceux que nous allons attaquer que par des rubans aux couleurs espagnoles, qu'on leur a mis en bandoulière. On a fait savoir au sultan que l'on traiterait en ennemi tout More qui ne les porterait pas. Le sol est marécageux ; les chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets d'abord, puis bientôt jusqu'au ventre. Il faut les quitter pour marcher, pendant plus d'un kilomètre, dans la boue

jusqu'au dessus des genoux. Si les Mores avaient su leur métier, c'était le moment de tomber sur nous,

Les *presidiarios* réussissent cependant à traîner la plupart des chevaux au travers du marais, et nous pouvons remonter à cheval lorsque le terrain se raffermit; mais c'est pour entrer dans un fourré de roseaux presque impénétrable, où il faut marcher un par un, les premiers fantassins ouvrant un sentier à coups de crosse. Les roseaux, dépassant de plus d'un mètre la tête des cavaliers, nous empêchent de voir devant nous et rendent la chaleur insupportable.

Nous cheminons, le revolver à la main, nous attendant à tout moment à voir pa-

raître des Mores embusqués. Aussi, quand on annonce que les roseaux s'éclaircissent et qu'on aperçoit la redoute, cette nouvelle cause-t-elle une satisfaction générale. En effet, au bout de quelque temps, le terrain s'ouvre tout à coup, et nous voyons à environ cinq cents mètres de distance la *cota* de Sandítan, au-dessus de laquelle flottent deux drapeaux rouge et blanc. A peine la compagnie d'avant-garde a-t-elle commencé à se déployer, que la redoute ouvre son feu. Le premier boulet qui ronfle au-dessus de nos têtes, à un mètre au plus, cause une certaine joie à ceux qui ne s'étaient pas encore vus à pareille fête.

Tandis que la première compagnie

s'avance vers une des faces du fort, le brigadier en fait partir une seconde sur sa droite. Au moment où les soldats tagals s'élancent au pas de course en poussant des cris sauvages, un officier reçoit l'ordre d'aller reconnaître le point par lequel il convient d'attaquer la redoute. Je le suis de près, mais mon cheval s'enfonce dans un bourbier; je l'y abandonne pour rejoindre à pied la colonne qui déjà s'avançait vers le fort. La mitraille sifflait autour de nous, sans toutefois nous faire grand mal.

Nous arrivons, le revolver au poing, au pied de la *cota.* Derrière un fossé plein d'une boue profonde s'élève le terre-plein, dont les talus extérieur et intérieur

sont revêtus de troncs de cocotiers solidement fixés en terre. Ceux du talus extérieur sont presque verticaux et dépassent le haut du terre-plein, de manière à fournir aux défenseurs un abri, derrière lequel ils tirent par des ouvertures entre les troncs comme par des meurtrières. Les Mores se défendent derrière ce rempart avec des armes à feu, des flèches et des bambous aiguisés qu'ils lancent avec la main. Le capitaine de la compagnie d'avant-garde, don Francisco Sanchez, tombe frappé à mort en essayant de gravir le rempart.

Les soldats indiens ont jeté loin d'eux leurs chaussures dès le commencement de

la marche ; ceux-ci se cramponnent des pieds et des mains aux troncs des cocotiers de la palissade, avec cette agilité exceptionnelle qui n'appartient qu'à eux ; ceux-là travaillent à élargir une embrasure basse pour pénétrer par là dans le fort. Les uns et les autres finissent par réussir : le rempart est escaladé, on se glisse par l'embrasure. C'est par là que je pénètre moi-même dans la *cota* avec mon ami M. B... qui ne m'avait pas quitté un instant. Un de nos porteurs grimpe à l'un des mâts qui surmontent la redoute, en arrache le drapeau et l'agite avec des cris frénétiques de *Viva la reina!* Le fort est à nous.

Quelques ennemis, et parmi eux une femme, ont combattu jusqu'au dernier moment et se sont fait tuer sur le rempart, pendant que les autres prenaient la fuite. Sur la face opposée à celle que nous attaquions, une porte menait à un petit pont, jeté sur le ruisseau qui coule derrière la redoute et en alimente le fossé bourbeux. C'est par là que la plupart se sont échappés; ils ont disparu sous le bois dont l'épaisseur défie toute poursuite. Pas un ennemi n'a été pris vivant.

Nous trouvons dans la *cota* un gros canon de fonte de 16, deux canons de bronze de petit calibre qu'on nomme ici *lantacas*, et une petite pièce portative éga-

lement en bronze, toute sorte d'armes, des munitions, des livres en arabe, une grande quantité de riz, des effets d'usage domestique, enfin un buffle, qui est immédiatement abattu à coups de fusil et dépecé pour fournir à notre repas.

La poudre des Mores, qu'ils fabriquent eux-mêmes, est de mauvaise qualité; leurs boîtes à balles sont des paniers en jonc remplis de balles en plomb et en étain, et de morceaux irréguliers d'une pierre blanche très-dure, sorte de madrépore, qu'ils nomment *tacloba*. Ils ont des fusils à pierre de la Tour de Londres, dont la platine est marquée G. R. TOWER. Leurs armes blanches, *kris*, *campilans* et

lances, ont de bonnes lames bien aiguisées, fabriquées par eux-mêmes à ce qu'on croit. Ils les manœuvrent avec une grande adresse, en se couvrant de boucliers en bois.

Pendant tout le combat, nos auxiliaires n'ont porté aucun secours : ils ont cru avoir assez fait pour nous en fournissant un guide qui, soit ignorance, soit mauvaise intention, a amené notre tête de colonne exactement dans le plan de tir du plus gros canon. Il y a lieu de croire que, dans le cas d'un échec, nous n'eussions pas eu à nous réjouir de leur présence sur nos derrières. La redoute prise, ils se livrent au révoltant plaisir d'essayer

sur les cadavres l'effet de leurs armes blanches.

Nous ne nous arrêtons que le temps de manger à la hâte un peu de buffle à demi cuit et du riz arrosé de l'eau bourbeuse du ruisseau. Nous n'avons pas les moyens d'emmener le canon de fonte, nous l'enclouons de notre mieux. Il nous faut encore prendre une *cota* avant d'atteindre Supángan; le brigadier est pressé, il se contente de faire mettre le feu à toutes les cabanes qui se trouvent dans la redoute ou à côté, sans se donner le temps de détruire la palissade, et la colonne se remet en route.

On est aux heures les plus chaudes de

la journée ; le soleil du septième degré, tombant verticalement sur nos têtes, se fait cruellement sentir et rend la marche très-pénible dans ce pays de marécages. Je n'ai jamais, même dans les étés d'Espagne, éprouvé pareille sensation : on est étourdi par la chaleur, il semble qu'une ruche entière bourdonne à vos oreilles. Tandis que par cette température l'Européen dans toute sa vigueur peut à peine se soutenir, je vois devant moi un soldat tagal, atteint d'une balle à la jambe, qui marche en boitant, mais sans se plaindre.

Nous arrivons à la seconde *cota*. Comme nous nous préparons à l'attaque, un More s'avance en nous faisant des signes d'ami-

tié. On le laisse approcher; il se dit le propriétaire du fort et nous invite à en prendre possession. Dans la redoute, qui est construite comme celle de Sandítan, nous ne trouvons qu'un canon de fonte non monté; au centre s'élève une maison de *caña y nipa*; sur la porte on voit des caractères arabes, quelque texte du Coran sans doute. La *cota* touche à un bois où abondent les cocotiers; les malheureux blessés y trouvent de l'ombre, et nos Tagals, grimpant comme des singes au sommet des arbres, font une abondante récolte de noix de coco, dont l'eau fraîche et sucrée remplace avantageusement l'eau noire des marécages.

Cependant, on commence à entendre le

canon dans la direction de Supángan : la seconde colonne a attaqué sans nous attendre. Il en est parmi nous qui voudraient se mettre immédiatement en route pour lui prêter main-forte ; mais le brigadier préfère prolonger la halte pour laisser un peu tomber la chaleur. Les Européens, en effet, officiers et sous-officiers, n'en peuvent plus.

Le sultan a observé notre marche, en se tenant à une distance fort prudente derrière notre arrière-garde. Voyant le danger momentanément éloigné, il arrive, suivi de quelques hommes ; l'un deux lui tient un parasol au-dessus de la tête. Il s'informe des détails de l'affaire du matin,

félicite le brigadier de son succès, mais ne paraît encore que médiocrement rassuré. La sieste, néanmoins, a bien du charme par cette chaleur écrasante; il s'étend par terre pour en goûter les douceurs. Aussitôt trois hommes de sa suite s'accroupissent autour de lui, et lui massent lentement les jambes jusqu'à ce que le sommeil s'ensuive.

Laissant ce puissant prince profondément endormi dans la *cota*, nous nous dirigeons vers Supángan, à travers une magnifique forêt tropicale, où il faut la plupart du temps se frayer un passage un par un. Encore une occasion manquée par les Mores ! La nuit qui est proche leur rendrait

la tâche d'autant plus facile. La forêt est coupée de canaux bourbeux, sur chacun desquels il faut construire avec des branchages un passage pour les chevaux. En approchant d'un de ces obstacles, nous apercevons dans l'obscurité un groupe d'hommes que nous prenons pour des Mores disposés à nous barrer le chemin. Mais bientôt une sonnerie amie retentit dans le bois : nous avons rejoint la seconde colonne ; la redoute de Supángan est en son pouvoir.

Ici, comme à Sandítan, on s'est jeté vaillamment sur le front garni de canons, et le gros des Mores s'est échappé par la face opposée. Un sergent européen du

régiment *Rey* a eu les deux jambes hachées d'un coup de mitraille ; on a perdu peu de monde, du reste. Le fort renferme quatre pièces d'artillerie en batterie et deux non montées; en outre, une immense quantité de riz. Les deux colonnes réunies établissent leur camp dans la redoute et aux alentours.

La pluie qui tombe toute la nuit et une partie de la matinée du 8 mai, rend le terrain presque impraticable. Le brigadier envoie un officier du génie avec une compagnie d'infanterie à la recherche de la troupe partie de Pollok, et me renvoie moi-même avec une autre compagnie à Sandítan pour démonter le canon de 16 et le déposer

au bord du ruisseau où une barque ira le prendre.

En quittant le camp, nous trouvons le bois qui l'entoure rempli de Mores qui se glissent dans les fourrés; les soldats vont par détachements les chasser comme du gibier. On entend de tous côtés des coups de feu et l'on rencontre, venant de Supángan, des escouades qui ramènent les hommes blessés; ils racontent d'un ton animé leurs combats avec des ennemis embusqués qu'ils ont laissés sur le carreau. Au sortir du bois, nous apercevons quelques groupes de Mores qui suivent à distance notre marche, et paraissent épier le moment où nous approcherons de la *cota*. L'ennemi

aurait-il placé quelques *lantacas* dans la redoute encore intacte? Cela pourrait être, et nous nous attendons à le voir nous offrir le combat derrière son rempart. Nous sommes détrompés en arrivant : la *cota* est vide, l'ennemi n'a fait qu'ensevelir ses morts et n'a pas touché au canon. Après l'avoir déposé où il nous était prescrit, nous détruisons l'affût, renversons une partie de la palissade et reprenons le chemin de Supángan. Nous brûlons, chemin faisant, suivant nos instructions, toutes les maisons encore intactes qui se trouvent à portée ; la plupart sont pleines de riz non mondé. Les escouades détachées en ont déjà incendié un grand nombre : les unes sont

réduites en cendres, d'autres brûlent encore; dans toute la plaine on ne voit que des incendies. Ce que nous détruisons là, c'est la subsistance de bien des familles.

On nous apprend à Supángan que la colonne partie de Pollok a trouvé la quatrième redoute évacuée, et s'est contentée de faire main-basse sur les fuyards. Un chef ou *datto* est resté parmi les morts, et l'on rapporte sa ceinture rouge, ornée d'une énorme boucle en cuivre doré.

Les redoutes des Mores sont des fortifications assurément très-primitives, mais en leur genre assez bien entendues. Les marécages dans lesquels elles sont placées,

les bois qui les entourent en rendent l'abord difficile, et leur construction est solide, comme nous l'avons vu. Faire brèche à coups de canon dans ces ouvrages serait chose impossible, vu le calibre des pièces qu'on peut amener dans de tels terrains et la nature fibreuse du cocotier, sur lequel l'effet de l'artillerie se réduirait au trou du boulet. Aussi n'emploie-t-on que des obusiers et des mortiers de très-petit calibre; mais, comme on manque de chevaux, on est obligé de porter à dos d'homme pièces, affûts et munitions; et les inconvénients de ce transport dépassent de beaucoup les avantages qui peuvent résulter de l'explosion de quelques projec-

tiles creux dans la redoute. Pour s'emparer de ces *cotas*, on les fait donc attaquer de vive force par l'infanterie; mais elles sont toujours adossées à un bois, dans lequel la plupart des défenseurs trouvent, en cas de défaite, un refuge assuré.

Le but de l'expédition est pleinement atteint : les quatre forts sont pris; douze pièces de canon et un grand nombre d'armes sont tombées entre nos mains; les ennemis sont refoulés dans les bois; leurs approvisionnements de riz ont été livrés aux flammes, et nous laissons derrière nous la disette. Quelque hostiles que soient les tribus voisines, on n'a point de motifs pressants de les attaquer ni l'autorisation de

le faire. Tout est donc terminé plus tôt qu'on n'aurait pu le penser, beaucoup plus tôt que plusieurs d'entre nous n'auraient désiré. Ceux qui espéraient une campagne sont déçus en voyant la fin si prompte de l'expédition; et ceux qui sont venus jusqu'en Océanie chercher l'occasion de faire la guerre dans les rangs d'une armée étrangère, se prennent à envier les heureux auxquels il est donné, sans aller si loin, de combattre au milieu des soldats de leur pays.

Notre camp dans la redoute de Supángan ne manque pas de pittoresque. Dès le matin, les soldats commencent la récolte des noix de coco; on est en pays ennemi,

inutile de se donner la peine de grimper aux arbres, on les abat. Les hommes en font un vrai ravage ; le fracas de chaque cocotier qui tombe est suivi de cris de triomphe, et les trente ou quarante fruits qu'il porte sont enlevés en un instant. Les noix vertes, dont la coque n'est pas encore formée, sont celles qu'on recherche pour leur eau ; en deux coups de *bolo* l'Indien en fait tomber la partie supérieure, et l'on boit dans la noix comme dans un grand gobelet. L'épaisseur de la pulpe maintient l'eau toujours fraîche ; par cette température et dans ces marécages, c'est une boisson inappréciable. Le cocotier nous fournit aussi un dessert, le cœur du bouquet de

branches; il est blanc, tendre, et a un goût d'amande des plus fins.

De nuit, les sombres formes des grandes forêts qui nous entourent prennent un aspect imposant; çà et là, certains arbres, couverts d'innombrables lucioles, brillent dans l'obscurité comme des masses de feu. De la forêt s'échappe un murmure indistinct et continu, interrompu seulement par les voix rauques et étranges des sentinelles indiennes qui se renvoient de temps à autre le cri d'*alerta*.

Notre principal aliment est la *morisqueta*, à laquelle on ajoute, quand on le peut, une poule rapportée par quelques maraudeurs. Quand ceux-ci ne

rapportent rien, les officiers ne se font pas faute d'aller eux-mêmes en quête. On part en troupe et armés, les uns d'un revolver, les autres d'une carabine; on s'ouvre, comme on peut, un chemin dans le fourré; on franchit les canaux sur des ponts naturels, formés par les branches ou les arbres tombés, et l'on finit par rencontrer des habitations. A la vue des armes à feu, les Mores produisent bien vite les rubans rouge et jaune; on parlemente, et, si l'on ne trouve pas de poule, on rapporte un chevreau. Hier encore, nous eussions été attaqués dans les bois; aujourd'hui, nous sommes les maîtres.

Toutes les troupes sont rentrées le 11 mai.

à Cotabata. Là, nous assistons à un spectacle qui pouvait, en partie sans doute, donner quelque idée d'une des plaies d'Égypte : c'était une invasion de sauterelles. Ces insectes formaient un nuage grisâtre qui rasait la terre, et qui, poussé par la brise, a mis plus de cinq heures à passer devant nous. Le lendemain, le *tiángui* ou marché des Mores était rempli de paniers qui étalaient aux yeux des gourmets des amas de sauterelles frites.

On s'était proposé une *razzia,* elle a pleinement réussi. Mais, en présence de ce succès, il est permis de se demander pendant combien de temps peuvent se faire sentir les effets d'expéditions de cette sorte,

quels fruits elles peuvent porter pour l'avenir, et s'il n'y aurait pas avantage à renoncer à ce système de guerre. Depuis trop longtemps déjà, l'on se bat sans gagner un pouce de terrain. Il y a près d'un siècle et demi qu'un chroniqueur espagnol s'écriait, en racontant la longue série de combats soutenus par l'Espagne à Mindanao : « Tout cet archipel devrait être aujourd'hui soumis à nos lois...; les glorieux exploits de nos soldats sont restés stériles, faute de direction. Une direction meilleure aurait, avec moins de sang, moins de dépenses, moins de bruit, amené de plus heureux résultats. »

La situation n'a pas fait de progrès de-

puis l'époque où le chroniqueur écrivait ces lignes, et l'on ne peut s'empêcher, en regardant en arrière, de déplorer, comme lui, que tant de vaillants efforts soient demeurés inutiles. Les quelques établissements que l'Espagne possède à Mindanao ne lui procurent aucun avantage matériel; elle les aurait, sans doute, abandonnés depuis longtemps, s'ils ne lui servaient à affirmer son droit de possession sur l'île entière, si elle ne comptait en faire un jour les bases de la conquête. Cette conquête lui semble une vaste entreprise, elle hésite à s'y lancer. Enfermée dans les postes qu'elle occupe, elle y est, pour ainsi dire, assiégée, et se contente de faire des

sorties pour s'y maintenir. Elle dépense ainsi en pure perte la vie de ses soldats et l'argent de sa colonie. Occuper petit à petit le territoire, au lieu de se borner à de vaines excursions; gagner les chefs, se concilier les populations en respectant leur organisation et leurs coutumes, au lieu d'entretenir leurs haines par des dévastations périodiques, telle devrait être, il semble, la politique de l'Espagne à l'égard de Mindanao. Il faudrait, pour cela, que le gouvernement colonial donnât aux affaires du Sud une attention soutenue, il faudrait aussi y consacrer de plus fortes sommes; cette augmentation de charges serait amplement compensée dans l'avenir

par un accroissement de puissance et de richesse.

L'Espagne occupe, outre Cotabata, trois points dans le delta du Rio-Grande : le plus éloigné, Tumbao, n'est qu'une redoute, située au sommet du delta, à environ vingt-cinq kilomètres de la mer; les autres, sur le bras sud, sont Taviran, qui n'est aussi qu'une redoute, et Tamontaca. A Taviran, comme à Tumbao, nous trouvons quelques soldats commandés par un lieutenant d'infanterie espagnol. C'est une triste vie que celle de ces malheureux Européens, enfermés avec des Indiens au milieu du pays des Mores, dans un étroit espace, d'où ils ne peuvent sortir sans

s'exposer à une mort certaine. A Tamontaca, nous sommes reçus par un jésuite, le Père Guerrico. Il a fondé une mission à côté du fort pour la conversion des Tirurays, sauvages qui habitent les montagnes voisines, race primitive, inférieure aux Mores, et que ceux-ci réduisent en esclavage. Le Père les instruit dans la religion chrétienne et leur enseigne à lire et à écrire, voire à chanter : un chœur d'enfants tirurays nous fait entendre un cantique français. Que d'efforts n'a-t-il pas dû coûter, ce cantique ! car, pour ces pauvres petits, notre langue n'est qu'une succession de sons vides de sens.

Le Père Guerrico possède à fond la

langue tiruray, il en a composé la grammaire et le dictionnaire ; l'éducation de ses chers Tirurays est l'unique souci qui remplit toute son existence. Il est impossible de ne pas éprouver un sentiment de respect pour l'héroïsme tranquille de l'homme qui enfouit ainsi son travail et son talent dans ce pays sauvage, qui a tout quitté pour une vie de privations de toute sorte et de labeur incessant.

Les sources du Rio-Grande sont encore inconnues. Le capitaine de frégate de la marine espagnole, don Claúdio Montero, aux travaux duquel sont dues la plupart des belles cartes marines de l'archipel, a remonté cette rivière en 1855, jusqu'à

une distance de cent kilomètres; il a reconnu qu'elle traversait deux lacs de médiocre grandeur, connus des indigènes sous les noms de Sigauásan et de Bulúan. Les chroniqueurs des deux derniers siècles parlent de la grande lagune de Maguindanao, située dans l'intérieur de l'île (*teerras adentro*), et décrivent les nombreux combats livrés sur ses bords; mais personne n'en connaît aujourd'hui ni la position exacte ni l'étendue. Une sorte de rumeur en fait le siége principal de la puissance des musulmans, et l'imagination y place des forts bien armés, une fabrique d'armes, une fonderie de canons. Les lacs découverts en 1855 ne répondent, ni par

leur situation ni par leur étendue, à ce que les historiens ont écrit de la grande lagune, et l'existence de celle-ci est encore à l'état de légende. Mindanao offre de vastes régions inconnues, bien faites pour tenter de hardis explorateurs.

En quittant Cotabata, nous disons adieu à une aimable société d'officiers, dont le cordial accueil nous laisse les meilleurs souvenirs. Après un court séjour à Pollok, la *Narvaez* nous emmène à Basílan.

Cette île, située au sud et à peu de distance de Zamboanga, est celle sur laquelle le gouvernement français avait jeté les yeux en 1843 pour y créer un établissement dans les mers de l'Indo-Chine. Elle

n'appartenait alors que de nom à l'Espagne ; mais, pour ôter tout prétexte à une occupation étrangère, cette puissance se hâta d'élever en 1843 un fort et un village de quelques maisons sur le bras de mer qui sépare Basîlan de l'îlot de Malamáui. La Isabela, c'est le nom de ce village, est traversé par une petite rivière aux émanations fiévreuses, et entouré d'une épaisse végétation. On y voit, comme à Pollok, un *pantalan* en bois ; les principales maisons sont bâties sur pilotis ; de la galerie qui en fait le tour, nous voyons des poissons d'un pied de long et d'un bleu éclatant miroiter dans les eaux transparentes du port. De même que ceux de Pollok, les habitants

de la Isabela ne peuvent sans danger s'écarter du village; et là même ils ne sont pas à l'abri des assassins. Peu de temps avant notre passage, un More se glissa le soir jusque sur la jetée, et ne trouva la mort qu'après avoir tué la sentinelle et l'officier de garde.

Un autre navire de guerre, le *Don-Jorge-Juan*, nous ramène à Zamboanga et, bientôt après, nous emporte vers les Bisayas.

Le 21 mai au matin, nous passons entre la ìsla de Negros, grande île à peine peuplée, et l'île de Siquijor, renommée pour ses cultures de cacao. Nous apercevons à travers la pluie l'extrémité sud de l'île de

Cebú. Cette île, longue et étroite, est traversée d'un bout à l'autre par une chaîne de collines boisées, et toute la population se trouve resserrée le long des côtes, entre cette arête et la mer. Aussi ne voit-on sur les rivages, au lieu des magnifiques forêts que présentent les autres îles, que villages à maisons blanches et terrains cultivés. Vers le soir, nous mouillons devant la ville de Cebú, chef-lieu de la province.

Cette ville, peuplée de 15,000 à 20,000 âmes et réputée la seconde des Philippines, est la résidence d'un évêque dont le diocèse s'étend jusqu'à Joló et aux îles Mariannes. Une distance de dix-neuf cents milles sépare ces deux points, ce qui

rend pénibles et dangereuses les tournées pastorales, dont le vertueux prélat néanmoins s'acquitte scrupuleusement.

La cathédrale, quelques couvents, de belles maisons bâties par des commerçants anglais ou américains, donnent à Cebú un air de capitale. Le gouverneur de la province est toujours un militaire; il est préposé à toute la partie centrale de l'archipel avec le titre de gouverneur général des Bisayas. A peine avons-nous jeté l'ancre, que nous voyons arriver ce fonctionnaire à la tête des autorités. Une foule immense avec drapeaux, banderoles de toutes couleurs, musiques en uniforme, nous attend sur le rivage; mais l'amiral

décide qu'on ne débarquera pas le soir.

Le lendemain, la foule reparaît de bonne heure, tout aussi prodigue de démonstrations que la veille; cette fois, sa patiente curiosité est satisfaite. Ce n'est qu'après la réception des municipalités indiennes et les discours d'usage, que nous pouvons errer à notre gré dans la ville. On retrouve ici les souvenirs des fondateurs de la puissance espagnole. Cebú n'est séparé que par un bras de mer de l'île de Mactan, où Magellan périt en 1521, sous les flèches des indigènes; on montre dans la ville la croix plantée par lui à l'endroit où il fit dire la première messe; et un monument, élevé à Miguel Lopez de Legaspi, rappelle

que ce fut cet *adelantada*[1] qui fonda, en 1591, la ville du Saint Nom de Dieu (*la ciudad del Santo Nombre de Dios de Cebú.*)

Cebú est tout en fête pendant le séjour de l'amiral; le gouverneur général des Bisayas s'épuise en efforts pour le bien recevoir. Un bal, que le gouverneur trouve moyen d'organiser, figure parmi les divertissements. La société est assez nombreuse; les dames sont toutes Indiennes ou Métisses, à l'exception de deux. Les jeunes danseurs espagnols se disputent ces deux visages blancs, c'est à qui obtiendra la faveur de quelques moments de *habanera;*

1. Gouverneur des provinces éloignées.

elles régnent en souveraines au milieu des figures brunes. Et qui sont donc ces belles dames? Ce sont, nous dit-on, deux Espagnoles de l'île de Majorque; elles ont été cuisinières d'un ancien employé de la colonie, et le grand dîner que nous a donné le gouverneur était l'œuvre de leur talent.

Une excursion nous permet de constater que l'île de Cebú ne diffère guère de Panay et de Luçon : partout nous sommes reçus à grand renfort de pétards et de musique; villages et habitants ont le même aspect, le même air de prospérité. De tribus sauvages habitant différentes îles et séparées les unes des autres, le christia-

nisme a fait un peuple chez lequel on retrouve partout les mêmes lois, les mêmes mœurs, le même costume, presque la même langue, au point qu'un Bisaya est peut-être moins étranger parmi les Tagals qu'un Basque ne l'est en Andalousie. Le pays est fertile, il produit du cacao, de la canne à sucre, du maïs et de l'*abacá;* les collines fournissent des bois de teinture et de construction.

Le *Don-Jorge-Juan* nous ramène de Cebú à Manille. Nous avons passé de charmantes heures, tant sur terre que sur mer, pendant ce voyage au sud des Philippines. En traversant tout l'archipel dans sa plus grande longueur, nous avons

vu la plupart de ses innombrables îles. De toutes, on peut dire, comme on a dit de Basílan, qu'elles semblent de grandes corbeilles de verdure à demi-plongées dans un lac. La nature leur a donné à toutes, en même temps qu'un sol d'une incomparable fertilité, un éclat et une grandeur dans les aspects qui charment et saisissent.

Les Philippines sont un éden et une mine d'inépuisables richesses. Leur position exceptionnelle, également voisine de la Chine, de la Cochinchine, des îles de la Sonde et des Moluques, peu éloignée de l'Inde et de l'Australie, pourrait en faire le principale centre commercial des mers

de l'Indo-Chine. Leurs richesses sont encore imparfaitement exploitées, nous l'avons dit; il est incontestable, cependant, que la colonie est en progrès. Malgré l'ouverture de nouveaux ports, le mouvement commercial de celui de Manille a presque triplé depuis 1851; mais il s'en faut de beaucoup encore que l'état de la colonie réponde à ses ressources naturelles. Il sera difficile toutefois de rien entreprendre de sérieux, tant que le haut personnel, à commencer par le capitaine général, sera constamment changé pour satisfaire des ambitions de parti, tant que la plupart des employés ne viendront d'Espagne qu'avec la seule pensée de faire de rapides for-

tunes aux dépens du trésor colonial. Une administration active, zélée, intelligente et rigoureusement probe, est ce qui manque le plus aux Philippines.

On a accusé les moines de retarder les progrès de la colonie, de gêner l'essor des populations vers une vie plus active et des sphères plus larges ; rien n'est moins juste. Les moines ont amené les indigènes des Philippines au plus haut point de civilisation dont soit susceptible maintenant une race qui était, il y a quatre siècles, au dernier degré de la barbarie ; le temps et les mélanges de sang amèneront d'autres progrès sans doute. Mais les ordres monastiques peuvent contempler aujourd'hui,

avec un légitime orgueil, leur ouvrage dans ces quatre millions et demi d'indigènes chrétiens, dans ces paysans des Philippines plus civilisés, plus indépendants et plus riches que ceux d'aucune possession européenne en Asie, d'aucun pays d'Orient peut-être.

Que l'Espagne les laisse donc continuer en paix leurs travaux, exercer leur bienfaisante influence. Seuls ils se sont liés avec les indigènes, ils sont des intermédiaires nécessaires entre ceux-ci et une administration composée de gens qui ne font que passer dans la colonie; seuls ils se sont identifiés avec le pays, ils sont les premiers à indiquer, à demander ce qui

peut contribuer à son avancement. L'Espagne ne saurait avoir de plus utiles serviteurs aux Philippines. Si elle veut réformer et améliorer, qu'elle tourne son attention vers l'administration, les monopoles, les moyens de communication, l'état de l'agriculture et du commerce; elle y trouvera plus d'un abus à faire disparaître, plus d'un progrès à favoriser. Il lui rendra un immense service, celui qui acccomplira cette tâche ardue! Mais elle a bien trop d'embarras aujourd'hui, tant chez elle qu'en Amérique, pour songer à sa lointaine possession d'Asie. Il faudrait, d'ailleurs, pour qu'elle pût réformer sa colonie, qu'elle entreprît d'abord de se réformer elle-

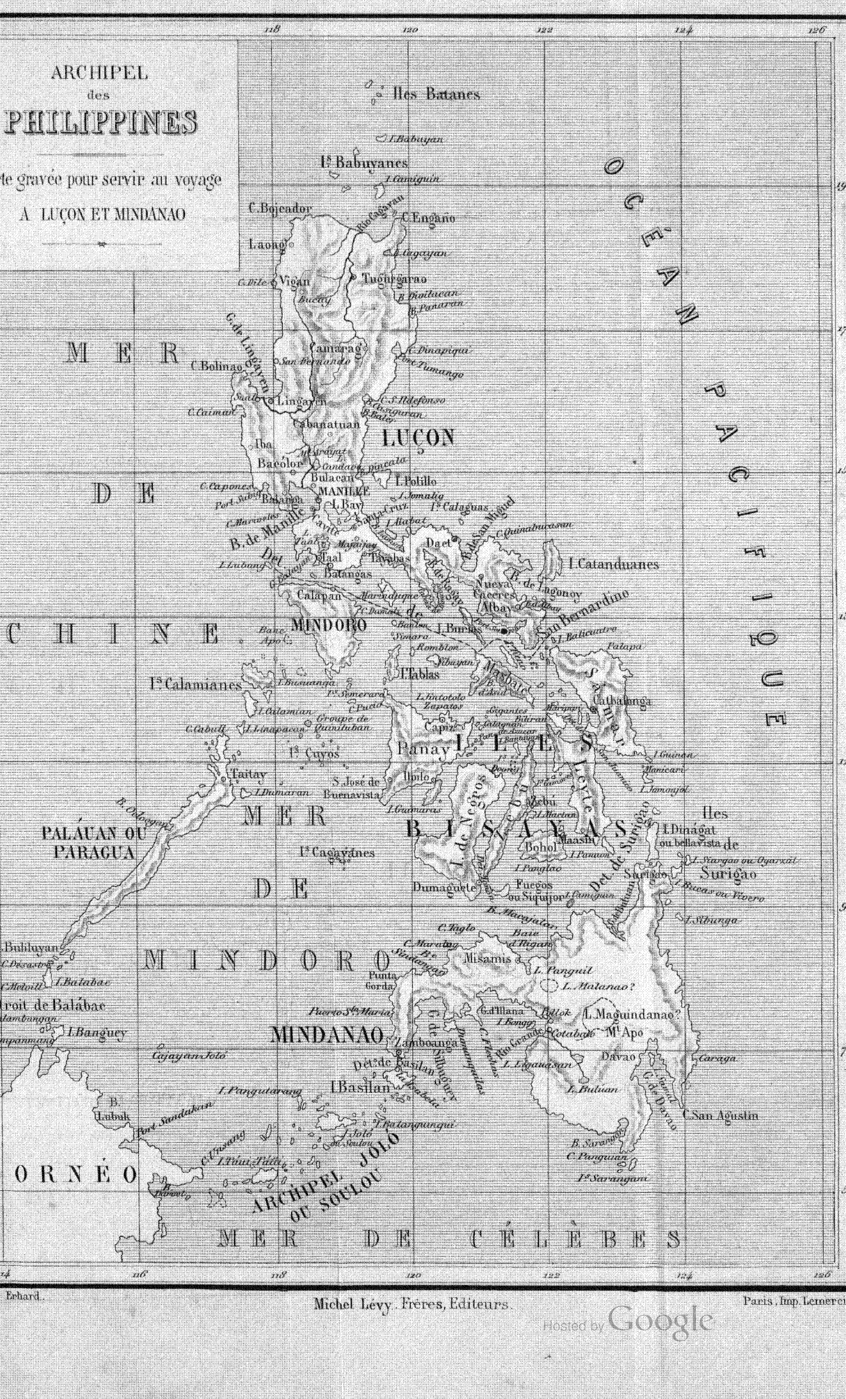
même. Espérons cependant que le jour viendra où ce beau pays des Philippines pourra devenir une importante ressource pour la métropole, et tenir dans le monde la place qui lui est due.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC


ARCHIPEL
des
PHILIPPINES
te gravée pour servir au voyage
A LUÇON ET MINDANAO
118
120
122
124
126
Iles Batanes
I. Babuyan
Is Babuyanes
I. Camiguin
C. Bojeador
C. Engaño
Laoag
C. Cagayan
Vigan
Tuguegarao
OCÉAN PACIFIQUE
MER DE CHINE
C. Bolinao
Camarag
San Bernardo
Lingayen
C. Caiman
Cabanatuan
LUÇON
Iba
Bacolor
Bulacan
I. Polillo
C. Capones
MANILLE
Port Sual
L. Bay
Is Calaguas
B. de Manille
Cavite
Santa Cruz
Daet
Taal
Tayabas
I. Lubang
Batangas
I. Catanduanes
Nueva Caceres
Albay
Calapan
MINDORO
S. Bernardino
I. Burias
Palapa
Romblon
I. Tablas
Sibuyan
Masbate
Is Calamianes
I. Busuanga
I. Calamian
Groupe de Quiniluban
Catbalonga
C. Cabuli
I. Linapacan
Capiz
Is Cuyos
Panay
ILES
Samar
Leyte
Taitay
S. José de Buenavista
Iloilo
I. Dumaran
I. Guimaras
MER
BISAYAS
Iles de Surigao
PALAUAN OU PARAGUA
Is Cagayanes
I. de Negros
Cebu
Bohol
Maasin
I. Dinagat
ou bellavista
Surigao
DE
Dumaguete
Fuegos ou Siquijor
I. Camiguin
I. Siargao ou Ygarxal
I. Bucas ou Vivero
I. Sibunga
C. Taglo
Buliluyan
C. Désastre
MINDORO
Misamis
Punta Gorda
L. Panguil
L. Malanao?
I. Balabac
Détroit de Balabac
Puerto Sta Maria
L. Maguindanao?
Mt Apo
I. Banguey
MINDANAO
Zamboanga
Cotabato
Davao
Cajayan Jolo
Dét. de Basilan
I. Basilan
C. Caraga
I. Pangutarang
I. Buluan
C. San Agustin
B. Lubuk
Port Sandakan
I. Jolo
I. Balanguingui
JOLO
BORNÉO
I. Pata
ARCHIPEL OU SOULOU
C. Panguian
Is Sarangani
MER DE CÉLÈBES
114
116
118
120
122
124
126
Erhard.
Michel Lévy, Frères, Editeurs.
Paris, Imp. Lemerci

